

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES
OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI,
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR MARIE-PHILIP BERGERON
B.A.

ÉTUDE DE LA PROBLÉMATIQUE DE L'ALTRUISME DANS DEUX ROMANS DE *LA COMÉDIE
HUMAINE*.

AOÛT 2023

RÉSUMÉ

Alors qu'Honoré de Balzac est souvent associé à l'exploration de l'égoïsme et de l'avarice, ce mémoire de maîtrise souhaite se pencher sur la complexité motivationnelle des personnages dans deux œuvres de *La Comédie humaine* : *Le Père Goriot* (1835) et *Eugénie Grandet* (1834). En fait, nous cherchons à mettre en évidence la présence de l'altruisme au sein du système social de ces deux œuvres, thème central et souvent sous-estimé de ce grand projet d'écriture. En délaissant les théories selon lesquelles toutes les actions humaines sont réalisées égoïstement d'une manière ou d'une autre, nous nous appuyons sur les travaux en psychologie sociale de Daniel Batson, Matthieu Ricard et Michel Terestchenko afin de considérer l'altruisme comme une disposition de bienveillance envers les autres pouvant coexister avec l'intérêt personnel de celui qui agit. L'étude repose donc sur l'idée que, sans emporter une quelconque victoire morale au sein des œuvres, l'altruisme joue un rôle crucial dans ce monde marqué par les intérêts économiques et capitalistes.

Le premier chapitre de ce mémoire aborde les bases théoriques et historiques qui ont défini la création de *La Comédie humaine* en s'intéressant aux influences derrière cette entreprise et à ses objectifs premiers. De plus, nous exposons le développement historique du concept de l'altruisme afin de prouver l'actualité de ce mémoire.

Le deuxième chapitre et le troisième chapitre consistent à proposer une analyse des deux œuvres selon l'ordre chronologique de leur publication. Nous étudions l'impact de la narration en tant que discriminatrice idéologique sur l'univers narratif où prennent place les actions, les motivations et le développement des personnages principaux des œuvres à l'étude : Eugénie Grandet et Eugène de Rastignac. Les éléments clés de notre analyse y sont également approfondis : les personnages secondaires. Ces deux chapitres nous permettent d'analyser l'impact phénoménal que certains d'entre eux ont sur les différents protagonistes en constituant des influences considérables qui, au dernier moment, obligent les héros à reconsidérer leurs motivations et leurs actions.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je souhaite adresser mes sincères remerciements à ma directrice de maîtrise, Cynthia Harvey, sans qui je n'aurais même jamais pensé faire mes études en lettres. Dès les premières minutes de son cours de littérature jeunesse, en 2015, j'ai su que, comme elle, partager ma passion des mots devant une classe serait mon objectif premier. Merci d'avoir été une réelle inspiration dans mon parcours. Votre engagement envers mon projet, votre patience et votre disponibilité m'ont permis de mener ce projet à terme.

Ensuite, je tiens à exprimer ma reconnaissance envers mes ami.es et mon copain qui en « étant plus cool que la moyenne » m'ont continuellement poussée à devenir une meilleure version de moi-même. Vos encouragements et votre intérêt envers un projet si éloigné de vos champs d'intérêt me touchent profondément.

Un merci tout particulier à maman, papa, Cocol, Julie, marraine, Léanne, Roger et mes grands-parents qui ont été des facilitateurs dans ma réussite scolaire et personnelle. Vous avez toujours cru en moi, cru en ma capacité à réaliser mes rêves, et vous avez continuellement tout mis en œuvre pour que je puisse parvenir à concilier le travail et les études. Cet accomplissement n'aurait jamais pu être réalisé sans vous.

Enfin, grand-maman, je tiens à te remercier particulièrement. J'ai le cœur gros de clore ce chapitre sans toi puisque tu es la source de cet amour que j'éprouve pour les livres et pour l'enseignement. Toutes les heures passées à lire, à corriger des textes ou à jouer à l'école dans ton salon ont forgé la personne et l'enseignante que je suis aujourd'hui. J'espère que tu es fière de la manière que j'ai de partager ta passion comme je suis fière d'être ta petite-fille.

Merci du fond du cœur.

Table des matières

| | |
|---|-----|
| RÉSUMÉ | II |
| REMERCIEMENTS | III |
| TABLE DES MATIÈRES | IV |
| INTRODUCTION | 6 |
| CHAPITRE UN | 15 |
| CADRE THÉORIQUE ET SOCIOHISTORIQUE : LE XIX^e SIÈCLE, LE RÉALISME ET L'ALTRUISME | 15 |
| 1.1 Cadre sociohistorique et le réalisme | 16 |
| 1.1.1 Le contexte social et historique | 16 |
| 1.1.2 Le réalisme | 18 |
| 1.1.3 Balzac et <i>La Comédie humaine</i> | 20 |
| 1.2 L'altruisme et l'égoïsme psychologique : définitions | 23 |
| 1.2.1 L'égoïsme psychologique | 23 |
| 1.2.2 Le darwinisme social, l'eugénisme et Darwin | 26 |
| 1.2.3 Le narcissisme, l'individualisme et l'égoïsme | 28 |
| 1.2.4 Auguste Comte | 29 |
| 1.2.5 Shalom H. Schwartz | 30 |
| 1.2.6 Terestchenko, Sober, Wilson et Oliner | 34 |
| 1.2.7 Ricard, l'amour altruiste étendu | 38 |
| 1.2.8 Batson | 42 |
| CHAPITRE DEUX | 48 |
| EUGÉNIE GRANDET, L'AMOUR ALTRUISTE DANS LE SACRIFICE | 48 |
| 2.1 Analyse sociologique du texte | 49 |
| 2.1.1 Le métatexte et l'éthos prédiscursif | 51 |
| 2.1.2 L'incipit | 53 |
| 2.2 Évaluations des personnages | 56 |
| 2.2.1 Félix Grandet | 56 |

| | | |
|-------|--|------|
| 2.2.2 | Eugénie et sa mère | 67 |
| 2.2.3 | Charles | 77 |
| | Conclusion | 78 |
| | CHAPITRE TROIS | 80 |
| | LE PÈRE GORIOT, L'ALTRUISME DANS UN UNIVERS ÉGOÏSTE | 80 |
| 3.1 | Analyse sociologique du texte | 83 |
| 3.1.1 | Analyse du titre | 83 |
| 3.1.2 | Analyse de l'incipit | 87 |
| 3.1.3 | Analyse de la pension Vauquer | 92 |
| 3.2 | Analyse des personnages | 93 |
| 3.2.1 | Goriot et la mort | 94 |
| 3.2.2 | Vautrin | 101 |
| 3.2.3 | Eugène de Rastignac | 104 |
| 3.2.4 | Horace Bianchon | 111 |
| | Conclusion | 113 |
| | CONCLUSION | 114 |
| | BIBLIOGRAPHIE | cxix |

INTRODUCTION

Honoré de Balzac (1799-1850), écrivain renommé de la première moitié du XIX^e siècle, est présenté, tant dans les anthologies littéraires que dans les manuels scolaires, comme l'écrivain de l'intérêt personnel, du pouvoir corrompeur de l'argent, de la dégradation morale et de « la belle loi du soi pour soi ¹ » : « La société présente dans *La Comédie humaine* offre l'image de la perversion liée à l'individualisme forcené, à l'égoïsme outrancier, à l'intérêt personnel² ». Toutefois, limiter l'observation des œuvres balzaciennes au penchant individualiste de ses personnages serait passer outre la présence de personnages bienveillants importants : « *La Comédie humaine* donn[ant] à lire [...] [des] représentations d'entreprises bienfaites réussies³ ». En effet, bien que cet aspect de *La Comédie humaine* ait été longtemps mis de côté, quelques études actuelles des œuvres de Balzac posent la charité personnelle et collective comme étant une thématique centrale, mais occultée, de ces romans : « le héros et l'héroïne romanesques font souvent, en dépit de forces adverses, preuve de charité envers les leurs, mais aussi envers eux-mêmes, et leur dévouement, de

¹ Honoré DE BALZAC, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. : « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, édition établie sous la direction de Pierre-Georges Castex, [1842-1848] 1976, p.8.

² Arlette MICHEL « À propos du pessimisme balzacien : nature et société », *Romantisme*, n° 30 (1980), p. 14, dans *Persée*, https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1980_num_10_30_5417.

³ Vincent BIERCE, « La charité à l'épreuve du roman balzacien », *Romantisme*, 2, n° 180 (2018), p.21 dans *CAIRN*, <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2018-2-page-33.htm>.

même que leur satisfaction personnelle, deviennent les garants de leur liberté et survie morale. Et cela, malgré les synergies corruptrices de la société⁴».

Dans ce travail de recherche, il s'agira de s'extirper de l'approche traditionnelle de l'étude du roman balzacien, en tentant d'approfondir un regard critique qui s'inscrit dans le prolongement des travaux de Goutas, Bierce et Harvey : nous délaisserons l'exposition de la victoire de l'égoïsme ambiant pour nous concentrer sur l'amour bienveillant : l'altruisme, néologisme du XIX^e siècle et enjeu de la recherche en psychologie sociale et en études littéraires au XXI^e siècle.

Dans son *Dictionnaire historique de la langue française* (2016), Alain Rey note que le mot « altruisme » est une création d'Auguste Comte se définissant comme « [...] l'élimination des désirs égoïstes, ainsi que l'accomplissement d'une vie consacrée au bien d'autrui⁵ ». Alain Rey révisé toutefois cette définition dans le *Dictionnaire historique* en précisant que « le mot désigne la disposition innée de l'être humain à la bienveillance à l'égard des autres membres de sa communauté, et qui coexiste avec l'égoïsme. Sa valeur s'est étendue en morale pour toute conduite et attitude où l'intérêt personnel est

⁴ Sylvie GOUTAS, *Évolution et révolutions de la charité dans la société et le roman français du XIX^e siècle : Charité personnelle et collective dans « La Comédie humaine » d'Honoré de Balzac*, Thèse (Doctorat en Philosophie), Chicago, The University of Chicago, 2012, p. 99.

⁵ Auguste COMTE, *Catéchisme positiviste ou Sommaire exposé de la religion universelle*, Paris, Carilian-Goeury, 1842, 388 p.

subordonné à celui des semblables, sans motivation religieuse⁶ ». Ce savoir-être constitue d'ailleurs un sujet de réflexion en perpétuelle évolution, les théoriciens poursuivant les débats sur son origine, mais essentiellement sur ses limites.

Bien que « l'interprétation égoïste des conduites humaines tien[ne] une place [...] dominante dans toutes les sphères de l'anthropologie moderne et contemporaine⁷ », et ce, en raison de la croyance moraliste que nous ne pouvons désirer autre chose que notre propre bien, l'idéal de l'altruisme alimente néanmoins la recherche. En effet, que ce soit du point de vue des sciences sociales ou des sciences naturelles, l'altruisme est aujourd'hui un objet de recherche fertile, suscitant « un foisonnement de travaux faisant de la solidarité, de l'entraide et de la coopération un nouveau paradigme⁸ ». Il ne s'agit plus de considérer la compétition et l'égoïsme comme étant inscrits dans la nature humaine, tel qu'établi par les adeptes du sociodarwinisme⁹, mais de remettre en question cet ancien paradigme en observant « un monde animal où ne règne pas que la loi de la jungle [...] ¹⁰ ».

⁶ Alain REY, « ALTRUISME », dans *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 2016, p.436.

⁷ Michel TERESTECHENKO, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *Revue du Mauss*, 1, n° 23, (2004), p.313, dans CAIRN, <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-1-page-312.htm>.

⁸ Martine FOURNIER, « De l'altruisme à la solidarité », *Sciences humaines*, n°326 (juin 2020), p.29.

⁹ Le concept du darwinisme social, souvent attribué à l'idée de la sélection de Darwin, stipule que « les moins adaptés doivent être éliminés sans recours et sans égards » afin de survivre au sein d'une société où prend place une « concurrence interindividuelle généralisée ». Voir Patrick TORT, *Spencer et l'évolutionnisme philosophique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1996, p. 69.

¹⁰ M. FOURNIER, *op.cit.*, p.29.

Ainsi, comme nous le verrons dans le premier chapitre, le débat entre l'égoïsme psychologique et l'altruisme « [...] peut [...] être tranché par la biologie évolutionniste, et l'évolution tranche en faveur de cette dernière hypothèse : “L'évolution a fait de nous des pluralistes motivationnels, non des égoïstes ou des hédonistes”¹¹». Ce renouveau dans les modèles de pensée scientifique élargit donc l'analyse possible des actions et des motivations humaines, et du même coup, celles des personnages des textes à l'étude.

Généralement, les personnages balzaciens sont caractérisés de manière stéréotypée, voire manichéenne : les personnages sont reconnus pour faire un choix concret entre le mal absolu ou la dévotion complète en raison du penchant de Balzac pour la caricature : « Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques¹² ». Dans le cadre de cette analyse, il s'agira donc de considérer les personnages dans leur entièreté en analysant les motivations parfois dissimulées derrière leurs actions et en insistant sur leurs dispositions sociales et humaines. De plus, en tournant notre analyse vers les personnages secondaires tels que madame Grandet, Nanon, le père Goriot, Vautrin et Bianchon, nous pourrons observer l'importance accordée par l'auteur à tous ces acolytes, témoins des dangers de la société, qui fournissent un appui considérable aux figures centrales des romans à l'étude et qui, à leur manière, deviennent les grands vainqueurs des luttes morales et éthiques mises de

¹¹ M. TERESTCHENKO, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *op. cit.*, p.332.

¹² Honoré de BALZAC à George SAND dans André MAUROIS, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, Hachette, p.144.

l'avant par Balzac, selon l'hypothèse soutenue dans ce mémoire. Toutefois, si l'individualisme semble régner au sein de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, de quelle manière les motivations altruistes peuvent-elles surpasser les tendances égoïstes des personnages ? Comment brillent l'altruisme et la bienveillance à l'intérieur du cadre narratif ?

Ce travail d'analyse aura donc pour principal objectif de fournir un éclairage nouveau sur des textes maintes fois explorés selon un regard centré traditionnellement sur l'avarice, l'égoïsme et l'individualisme : l'altruisme et la charité étant mis à l'écart du processus analytique des chercheurs, ceux-ci ciblant principalement la réaction de la société balzacienne face aux intérêts économiques, condamnant du même coup la possibilité d'une quelconque charité¹³. Il s'agira donc d'effectuer une relecture de deux œuvres du grand projet littéraire de Balzac, *Eugénie Grandet* (1834) et *Le Père Goriot* (1835) afin de mettre en lumière la grande complexité des personnages « [...] qui tentent tant bien que mal de sauver l'humanité de sa propre perte¹⁴ ». Nous nous pencherons uniquement sur ces deux romans, ceux-ci étant particulièrement pertinents en raison de la forte représentation du duel entre les motivations égoïstes et altruistes qui s'y trouve et constituant la porte d'entrée dans *La Comédie humaine*. De plus, l'impact déterminant des personnages secondaires de ces deux œuvres dans la mise de l'avant des dispositions altruistes et leur influence considérable

¹³ S. GOUTAS, *op. cit.*, p. 17.

¹⁴ *Ibid.*, p.11.

sur les décisions et réflexions des protagonistes rendent ces textes très utiles dans la démonstration de notre hypothèse.

Toutefois, à l'encontre de l'analyse de Goutas qui porte son attention sur la représentation de la charité sacrificielle et collective à l'intérieur de plusieurs œuvres de *La Comédie humaine* telles que *Le lys dans la vallée* (1836), *Le Curé du village* (1841) et *Un Médecin de campagne* (1833), nous tenterons de montrer que les comportements altruistes ont de réels impacts sur l'univers narratif des romans à l'étude. Bref, cette recherche permettra non seulement de revisiter l'œuvre de Balzac en y posant un regard basé sur des notions liées à la psychologie sociale et à la philosophie, mais également d'établir une réflexion éthique sur la vie en société sous le régime capitaliste, sujet d'actualité à l'heure d'une remise en question de ce modèle à l'échelle mondiale.

Pour ce faire, les recherches actuelles en psychologie sociale (Daniel Batson), en philosophie (Mathieu Ricard) et en littérature (Bierce, Harvey, Goutas) guideront la démarche. Il s'agira d'utiliser l'objet-livre comme un laboratoire où le personnage révèle ses intentions, ses motivations et ses aspirations. D'ailleurs, en assumant la possibilité d'accéder à la totalité des réflexions et motivations des personnages des romans à l'étude, il sera nécessaire d'opter pour une définition précise de l'altruisme. Ainsi, dans le cadre de cette recherche, la définition de Daniel Batson et les réflexions de Michel Terestchenko seront priorisées, celles-ci mettant de l'avant l'importance du raisonnement psychologique qui pousse les individus à agir : « L'altruisme psychologique réfère aux

motivations de l'individu qui a comme ultime but d'accroître le bien-être d'une autre personne [...] ¹⁵ ». Alors, en observant le discours, les actes et les pensées des différents personnages des deux romans choisis, il sera possible d'analyser les individus dans leur entièreté et non seulement selon les conséquences finales de leurs actes, Batson se concentrant davantage sur la nature de leurs motivations que sur leur finalité. Cette réflexion trouvera également écho à l'intérieur des théories de Terestchenko qui distingue l'égoïsme psychologique et l'altruisme, distinction qui guide notre analyse des comportements des personnages. En effet, il sera absolument nécessaire, afin d'étudier certains personnages complexes tels qu'Eugène de Rastignac, de s'extirper d'une analyse dichotomique du personnage : l'humain représentant une entité beaucoup plus complexe et nuancée. D'ailleurs, comme le mentionnent Sober et Wilson, philosophe et biologiste,

L'égoïsme affirme que tous les désirs ultimes se rapportent à soi, mais la théorie de l'altruisme ne dit pas que tous les désirs ultimes sont dirigés vers autrui. [...] Nous devons plutôt considérer l'altruisme comme faisant partie d'une théorie pluraliste de la motivation, qui soutient que les gens ont des désirs ultimes envers les autres aussi bien qu'envers eux-mêmes¹⁶.

De plus, afin de juger de la prépondérance de l'altruisme à l'intérieur des deux romans de *La Comédie humaine*, les propos du narrateur et ceux des différents discriminateurs idéologiques du texte seront déterminants, ceux-ci étant plus que présents dans les œuvres à l'étude en raison du rôle d'encyclopédiste du monde social endossé par Balzac. L'analyse

¹⁵ C. Daniel BATSON, *Altruism in humans*, New York, Oxford University Press, 2011, p.24. Il s'agit d'une traduction libre du passage suivant : « Psychological altruism refers to a motivational state with the ultimate goal of increasing another's welfare [...] ».

¹⁶ M. TERESTCHENKO, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *op. cit.*, p.316.

sera effectuée à l'aide des outils de la sociologie du texte (Hamon) dans le but d'assurer une évaluation de l'agir des personnages face à la norme et de leur savoir-vivre. Bien qu'il soit important de prendre conscience de l'« effet personnage¹⁷ » créé par le texte littéraire, ce concept stipulant que le personnage constitue la résultante d'une série d'informations tirées tout au long d'une histoire, les acteurs présents dans le texte à l'étude seront envisagés comme des êtres dotés de psychologie : leurs motivations, intentions et ambitions étant révélées par le texte. D'ailleurs, en portant notre attention sur les rapports des personnages entre eux et sur leurs différentes valeurs, il sera aisé de constater que les membres de la société parisienne décrits par Balzac agissent et réfléchissent comme de réels individus, bien qu'étant construits par le texte.

Finalement, cette relecture pragmatique de ces deux œuvres du corpus balzacien permettra une analyse que même la recherche en psychologie humaine peine à réaliser, l'être humain ayant le contrôle sur ce qu'il choisit de montrer ou non, tandis que le personnage, lui, peut révéler ses motivations profondes sans la crainte du jugement, sinon celui du lecteur, dont il ignore l'existence. Il s'agira alors d'accéder à une lecture plus complète et nuancée des motivations individuelles : « Nous devons considérer sous un autre angle les motivations personnelles [...] Ce n'est pas que les théories existantes soient fausses dans ce qu'elles affirment ; simplement, elles sont incomplètes. Il y a une partie de notre nature qu'elles

¹⁷ Expression de Philippe HAMON, *Texte et idéologie*. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1984, 227 p.

ignorent. Nous avons besoin d'une vision nouvelle, plus large des motivations personnelles [...] ¹⁸».

Nous diviserons cette analyse par roman, afin d'évaluer l'impact des motivations et des actions des protagonistes à l'intérieur de chaque univers romanesque construit par Balzac et dans un objectif de traiter les œuvres de la *Comédie humaine* comme faisant partie d'un tout où, malgré le désir de parvenir, l'altruisme est valorisé et permet d'atténuer les maux des personnages. Cela nous permettra d'établir des lignes directrices qui traversent le projet complet de Balzac, celui-ci étant animé par le même objectif, soit celui de confronter l'horrible et le sublime dans un univers qui tente de se rapprocher du réel.

Le premier chapitre de ce mémoire résumera les bases théoriques et historiques qui ont défini la création de *La Comédie humaine* en rappelant les influences derrière cette entreprise. De plus, nous exposerons le développement historique du concept de l'altruisme afin de prouver l'actualité de notre recherche tout en liant celui-ci aux travaux réalisés par Goutas, Bierce et Harvey. Par la suite, nous opterons pour une division des deux autres chapitres par œuvre selon l'ordre chronologique de leur publication : *Eugénie Grandet* (1834) et *Le Père Goriot* (1835) afin d'analyser directement l'impact de la narration en tant que discriminatrice idéologique.

¹⁸ Daniel BATSON cité dans M. TERESTCHENKO, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *op. cit.*, p.327.

CHAPITRE UN

CADRE THÉORIQUE ET SOCIOHISTORIQUE : LE XIX^e SIÈCLE, LE RÉALISME ET L'ALTRUISME

Ce premier chapitre s'intéressera aux différentes bases théoriques et sociohistoriques qui seront nécessaires pour l'analyse des deux œuvres balzaciennes à l'étude. Plus précisément, nous tenterons premièrement de constituer un aperçu du contexte historique, social et littéraire présent au XIX^e siècle, époque du romantisme et du réalisme, et du même coup de la production de *La Comédie humaine*. Balzac se considérant comme le secrétaire de la Société française — l'observateur de son époque et de son milieu — on ne peut passer outre la réalisation du portrait de son époque et des différentes influences qui ont permis la mise sur pied de ce projet aux ambitions encyclopédiques. Deuxièmement, il s'agira de dresser le panorama d'un duel intellectuel plus qu'actuel au XXI^e siècle, bien qu'existant depuis maintenant plusieurs siècles, et guidant toute notre étude d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot*, soit celui de l'égoïsme contre l'altruisme. Nous insisterons sur les recherches en lien avec l'altruisme psychologique, et ce, afin de prouver que sa présence est prépondérante au sein des œuvres étudiées. Pour ce faire, nous mettrons de l'avant l'évolution de la pensée sur le sujet ainsi que différentes conceptions et définitions qui sont présentes au sein des recherches en sciences humaines et sociales tout en faisant une sélection des théories qui seront privilégiées dans cette recherche.

1.1 Cadre sociohistorique et le réalisme

La Comédie humaine, projet d'histoire sociale d'Honoré de Balzac qui ne sera jamais mené à terme, met de l'avant un corps social « tout entier absorbé par la Révolution¹⁹», qui prend forme entre la Restauration et la monarchie de Juillet. Ainsi, dans une volonté d'être simple secrétaire d'une société historique²⁰, Balzac, proche du monde social, est animé par la nécessité de représenter, au travers de la fiction, cette Histoire qui le hante : « Les romanciers du réel ne cessent de nous renvoyer à une Histoire politique et sociale autant que littéraire²¹».

1.1.1 Le contexte social et historique

Au cœur du roman réaliste se trouve un événement historique bien précis : la Révolution française de 1789. En effet, Jacques Dubois, dans *Les romanciers du réel* (2000), insiste à de nombreuses reprises sur l'importance de cet événement en tant que générateur de la fiction réaliste. En fait, cette chute de la monarchie absolue modifie le regard et l'importance accordés à tout ce qui relève du « bas » : culture du peuple, rapports de classe

¹⁹ Jacques DUBOIS, *Les romanciers du réel : de Balzac à Simenon*, Paris, Éditions du Seuil, coll. : Points essais, 2000, p.148.

²⁰ *Ibid.*, p.172.

²¹ *Ibid.*, *op. cit.*, p.23.

et chaos. La fin de la Révolution, en entraînant la fin des privilèges de caste et en permettant l'avènement de la bourgeoisie au sein de la société française, crée une instabilité profonde qui s'observe par des relations sociales de plus en plus complexes et par des changements importants chez les puissances en place :

La société française est une société divisée, une société de classes et de classements, et [...] les individus sont conditionnés par cette division. [...] [U]ne telle division ne peut que se retraduire en conflit et en luttes qui opposent individus et groupes plus ou moins violemment. [La pensée sociologique] propose donc l'image d'une société où les rapports de domination sont prépondérants et passent par diverses médiations, de l'argent au prestige²².

D'ailleurs, cette complexité, qui se trouve également à même la classe bourgeoise où les croyances et mentalités ne sont pas les mêmes, s'intensifie tout au long du siècle, les régimes politiques se modifiant et l'organisation sociale perdant de clarté et de sens : le XIX^e siècle, siècle des révolutions, s'entame donc par le conflit et celui-ci subsiste à différents niveaux idéologiques au sein de la société française. Balzac, fervent monarchiste, s'intéresse d'ailleurs à l'impact de la Révolution sur l'époque entre la Restauration de 1815 et la monarchie de Juillet de 1830 pour « alerter l'opinion sur les dysfonctionnements en cours et le plus souvent enfouis sous la surface ²³».

Embêtés de cette perpétuité de l'illusion révolutionnaire qui se traduit jusqu'alors dans le romantisme — liberté, égalité et fraternité — les romanciers se retrouvent dans l'obligation de démystifier ce mensonge, « d'enquêter sur l'univers social et de fournir au

²² *Ibid.*, p.63.

²³ *Ibid.*, *op. cit.*, p.62.

public des aperçus systématiques sur le monde réel en ce qu'il devient de plus en plus complexe²⁴», et c'est donc ce qui permettra de mettre en place une nouvelle esthétique : le réalisme.

1.1.2 Le réalisme

Les romanciers du réel, tels que Flaubert, Balzac, Zola, Maupassant et plusieurs autres, ont en commun cette volonté d'organiser et d'objectiver le monde réel afin de pallier les différentes failles et dysfonctionnements de l'époque : « l'intention visible n'est pas de copier le monde, à peine d'en imiter la vie, mais bien davantage de procurer de l'un et de l'autre un équivalent en modèle réduit et d'ériger le roman en vaste duplicata métonymique de l'univers²⁵». Pour donner du sens au réel, ces auteurs n'ont alors d'autres choix que de créer un espace fictionnel qui insiste sur l'aspect social, « le destin individuel [...] ne prend [ant] valeur et relief qu'au sein d'une vie collective et d'un écheveau de relations²⁶», ce que Claude Duchet aborde d'ailleurs en tant que socialité du texte.

[La socialité] est [...] tout ce qui manifeste dans le roman la présence hors du roman d'une société de référence et d'une pratique sociale, ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure à lui, ses ancrages donc dans l'expérience réelle ou imaginaire que le lecteur a de cette société. [...] [Elle] est [...] ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société, et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale : modes et rapports de production, différenciations et relations socio-hiérarchiques entre les

²⁴ *Ibid.*, p.56.

²⁵ *Ibid.*, p.28.

²⁶ *Ibid.*, p.27.

personnages, institutions et structures du pouvoir [...]. Cette socialité, qui tend à l'autarcie romanesque, à l'autosuffisance d'un microcosme [...]²⁷.

Ainsi, le texte réaliste devient un outil de lecture de la société réelle, une expérimentation des rapports entre les différents acteurs sociaux, ce pourquoi il s'agira de l'utiliser comme un laboratoire où les personnages, en tant qu'« individu marqué par son identité sociale et [qui ne peut] se dégager de son statut qu'au prix de beaucoup de sacrifices [...] ²⁸», peuvent être pris comme des êtres ayant de réelles dispositions à réfléchir et à être motivés par différents buts. Dubois va même jusqu'à qualifier ces auteurs de « scénaristes expérimentaux du social ²⁹» qui utilisent le roman comme de « petits laboratoires confrontant trajectoires individuelles et conditions générales d'existence ³⁰» : « [Les romanciers réalistes] aimeront à rendre sensible, au travers de situations concrètes, tout ce qui peut faire la discordance entre deux cultures, celle d'un personnage ou d'un groupe et celle du milieu autre dans lequel il se trouve projeté ³¹». Le réalisme, en mettant en son centre les différentes discriminations sociales, la lutte des classes et les conflits dus à l'élévation dans l'échelle sociale, tient en son fondement les textes d'Honoré de Balzac qui, grâce à son projet de *Comédie humaine* et à sa volonté de faire du genre romanesque une littérature élevée, inspire de nombreux auteurs à étudier, tout comme lui, les mœurs parisiennes et provinciales.

²⁷ Claude DUCHET, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n° 16 (1973), p.449.

²⁸ J. DUBOIS, *Les romanciers du réel : de Balzac à Simenon*, *op. cit.*, p.63.

²⁹ *Ibid.*, p.62.

³⁰ *Ibid.*, p.64.

³¹ *Ibid.*, p.64.

1.1.3 Balzac et *La Comédie humaine*

En 1840, animé par un projet d'écriture aux ambitions encyclopédiques, Honoré de Balzac crée *La Comédie humaine* grâce à laquelle il souhaite s'inscrire dans les débats scientifiques de son époque. Cette construction monumentale qu'il divisera en trois types d'« études » est alors inspirée des travaux de Geoffroy Saint-Hilaire sur l'unité de composition selon lesquels les animaux sont formés d'après un même système. Ainsi, en comparant l'Humanité et l'Animalité, la Société et la Nature, Balzac remarque d'importantes ressemblances entre les espèces zoologiques et les espèces sociales : « La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? ³² ». Toutefois, la Nature, en contradiction avec la Société, comporte plusieurs limites quant aux variétés animales :

Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases ; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage. [...] L'État Social a des hasards que ne se permet pas la Nature, car il est la Nature plus la Société. [...] Enfin, entre les animaux, il y a peu de drames, la confusion ne s'y met guère ; ils courent sus les uns aux autres, voilà tout. Les hommes courent bien aussi les uns sur les autres ; mais leur plus ou moins d'intelligence rend le combat autrement compliqué. [...] L'animal a peu de mobilier, il n'a ni arts ni sciences ; tandis que l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins³³.

Il ne s'agit que de penser au libre arbitre, à la raison, à la possibilité de choisir ou même au débat de conscience pour constater que l'être social porte une complexité différente

³² H. DE BALZAC, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 8.

³³ *Ibid.*, p. 8-9.

de celle des animaux, celui-ci possédant ses propres habitudes, croyances et traditions. Pour l'auteur, cette division singulière entre les espèces sociales se traduit d'ailleurs en types et en classes et c'est justement pour en faire l'inventaire qu'il souhaite mener cette étude sociale, qui prend aujourd'hui la forme d'une enquête sociologique :

La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs³⁴.

L'historien des mœurs est d'ailleurs le titre donné au célèbre auteur réaliste, celui-ci souhaitant voir la structure même des réseaux de relations qui sont au plus profond de l'être social. Tous les détails, les descriptions et le travail effectué sur la profondeur des personnages ont donc comme objectif de mettre de l'avant les marques indélébiles d'un classement social parfois injuste et des comportements de classe. En effet, plusieurs facteurs de la construction des personnages balzaciens vont se croiser et former des êtres de tous types qui, en continuel mouvement, vont essayer de ne pas se faire engloutir par la vie parisienne ou provinciale et vont être influencés par tel ou tel partenaire ou circonstance.

³⁴ *Ibid.*, p. 11.

Finalement, quelques principes animent l'écriture de *La Comédie humaine* et ceux-ci servent de justification à notre travail d'analyse qui cherche à voir plus loin que ce monde égoïste et mauvais :

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes ; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais. [...] [I]l me reste à faire observer que les moralistes les plus consciencieux doutent fort que la Société puisse offrir autant de bonnes que de mauvaises actions, et dans le tableau que j'en fais, il se trouve plus de personnages vertueux que de personnages répréhensibles. Les actions blâmables, les fautes, les crimes, depuis les plus légers jusqu'aux plus graves, y trouvent toujours leur punition humaine ou divine, éclatante ou secrète³⁵.

En entrant dans la conscience des Parisiens, le roman balzacien porte une vérité sur l'âme humaine qui est encore plus accessible que dans le monde réel. Il s'agit donc, tout au long de ce travail, d'utiliser cet accès privilégié aux personnages pour tirer des conclusions sur leurs motivations.

³⁵ *Ibid.*, p. 12.

1.2 L'altruisme et l'égoïsme psychologique : définitions

L'étude des personnages balzaciens et de leurs motivations ne peut se faire sans la réalisation d'une revue quasi exhaustive des différentes recherches sur l'altruisme, ce concept étant présent au cœur de nombreux débats et enjeux sociaux, mais surtout, devant être sans cesse justifié face aux fervents croyants de la puissance absolue de l'égoïsme. Ainsi, afin de montrer l'étendue du pouvoir de l'altruisme sur les motivations et les actes humains, et ensuite sa présence prépondérante dans le schéma balzacien, il est essentiel de le confronter initialement à ce que plusieurs chercheurs définissent comme son contraire absolu : l'égoïsme, et ce, dans le but de diminuer son hégémonie face à la bienveillance évidente qui traverse notre société, mais également celle dépeinte dans *La Comédie humaine*.

1.2.1 L'égoïsme psychologique

Que ce soit en psychologie, en sociologie, en philosophie ou même en économie, les sciences sociales et humaines persistent, depuis le siècle des Lumières, à croire en une suprématie du postulat de l'égoïsme universel selon lequel l'individu cherche à tous moments la satisfaction de ses propres désirs et agit en permanence dans l'objectif de répondre à son propre intérêt. Le paradigme de l'égoïsme, « un état motivationnel ayant pour but ultime

d'accroître son propre bien-être³⁶», représente une croyance intégrée au plus profond de nos sociétés occidentales, une « prophétie autoréalisatrice [...] qui gagne à tous les coups³⁷» puisque, bien que certains adeptes de cette pensée admettent l'existence de l'altruisme et de la coopération, l'égoïsme psychologique conteste la validité d'un quelconque désintéressement et tente « d'expliquer à lui seul tous les comportements humains³⁸», même derrière les actes qui apparaissent comme de réels sacrifices humains (le sauvetage des Juifs durant l'Holocauste, le dévouement des parents envers leurs enfants, le bénévolat, etc.).

En effet, de nombreux auteurs hautement respectés dans le milieu intellectuel, tels que La Rochefoucauld, Rawls, Hobbes, Freud, Rand et plusieurs autres, résistent à admettre une vision pluraliste des motivations de l'être humain, en privilégiant plutôt une posture polarisante qui repousse la possibilité de la bonté comme but ultime de l'individu : « Ainsi, l'homme doit vivre pour son propre intérêt, ne sacrifiant ni lui-même aux autres, ni les autres à lui-même. Vivre pour son propre intérêt signifie que l'accomplissement de son propre bonheur est le plus haut but moral de l'homme³⁹». La popularité grandissante de cette conception moniste des motivations humaines, encouragée notamment par la valorisation de la pensée d'Ayn Rand aux États-Unis dont l'œuvre est citée par les Américains « comme le

³⁶ C. D. BATSON, *op. cit.*, p.20. Traduction libre du passage suivant : « [...] egoism, which is a motivational state with the ultimate goal of increasing one's own welfare. »

³⁷ Jacques LECOMTE, *La bonté humaine : altruisme, empathie, générosité*, Paris, O. Jacob, 2012, p. 169-170.

³⁸ Matthieu RICARD, *Plaidoyer pour l'altruisme : la Force de la bienveillance*, Paris, NiL éditions, 2013, p.178.

³⁹ Ayn RAND, *La vertu d'égoïsme*, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 2008, p.28.

livre qui les a le plus influencés, après la Bible⁴⁰» et qui promeut l'individualisme et les inégalités, semble une réponse réductrice et plutôt simple à un enjeu scientifique pourtant beaucoup plus complexe ; « [une] négation du réel — quelque chose d'une véritable schizophrénie intellectuelle⁴¹ » où on refuse de prendre en compte les nombreuses preuves qui mettent de l'avant la possibilité humaine de faire preuve de bonté, de bienveillance, d'altruisme. Certaines autrices⁴² vont même jusqu'à dénoncer l'altruisme comme étant un vice masochiste et l'égoïsme, une vertu raisonnable. Cette croyance qui semble dangereusement s'étendre au sein du schème de pensée occidentale encourage un désengagement complet de l'individu, ce qui influence par la suite le sens du regard des individus sur le monde.

Dans son livre, Matthieu Ricard résume d'ailleurs les arguments communs choisis par ceux qu'il nomme « les champions de l'égoïsme⁴³ », ce que nous tentons de contester grâce aux théories de plusieurs chercheurs en sciences sociales :

- on fait du bien aux autres parce qu'en fin de compte on en retire une satisfaction ;
- un acte héroïque n'est pas vraiment altruiste, car son auteur agit impulsivement et n'a pas vraiment de choix ;
- tout ce que nous faisons librement étant l'expression de notre volonté et de nos désirs, nos actions sont par conséquent égoïstes⁴⁴.
-

⁴⁰ M. RICARD, *op. cit.*, p.382.

⁴¹ Michel TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité : Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, Éditions La Découverte, 2005, p. 11.

⁴² Voir Ayn RAND, *op. cit.*

⁴³ M. RICARD, *op. cit.*, p.380.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 178-179.

1.2.2 Le darwinisme social, l'eugénisme et Darwin

Les théories de Charles Darwin concernant la lutte pour l'existence et la sélection naturelle ont longtemps été interprétées de manière erronée en raison d'une lecture étendant des concepts liés à l'évolution des animaux et des plantes aux activités humaines. Ce malentendu théorique et conceptuel a d'ailleurs mené au renforcement du darwinisme social de Spencer et, par la suite, de l'eugénisme de Galton, théories qui sont, encore aujourd'hui, souvent associées à Darwin, bien qu'originaires très éloignées. Cette lecture problématique des écrits de Darwin a donc renforcé l'idée d'un égoïsme évolutionniste, presque fataliste, au sein des sciences humaines, l'être humain ne pouvant combattre des forces biologiques qui le dépassent. En effet, le concept du darwinisme social, souvent attribué à l'idée de la sélection de Darwin, stipule que « les moins adaptés doivent être éliminés sans recours et sans égards ⁴⁵» afin de survivre au sein d'une société où prend place une « concurrence interindividuelle généralisée ⁴⁶». Dans le même sens, le cousin de Darwin, Francis Galton, emprunte l'idée de la sélection pour bâtir la théorie de l'eugénisme stipulant qu'il est socialement nécessaire d'« engager une action de sélection artificielle institutionnalisée afin de compenser ce déficit [la reproduction des existences médiocres] et d'alléger ce fardeau nuisible à la qualité biologique et psychique du groupe social ⁴⁷». Notons que ces réflexions, qui ont connu de nombreuses évolutions diverses au cours du XX^e siècle,

⁴⁵ Patrick TORT, *Darwin et le darwinisme*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2005, p.69.

⁴⁶ *Ibid.*, p.69.

⁴⁷ *Ibid.*, p.75.

ont mené à des utilisations sociales d'un grand danger : « Il servit souvent de justification à l'expansion coloniale, ainsi qu'à la militarisation des nations, ou au renforcement de la cohésion des groupes sociaux par des mesures socialistes ⁴⁸».

Pour Darwin, cette idée de la survie du plus fort n'est pourtant qu'une métaphore de l'équilibre des espèces : « [...] cette lutte au sens métaphorique exprimait avant tout un ensemble de relations qui pouvait tout aussi bien s'exprimer sous forme de relations de solidarité et de dépendance ⁴⁹». En effet, ce célèbre savant voit plutôt la sympathie comme un élément fondamental de l'évolution des espèces :

Pour Darwin en effet, celui qui traiterait un autre être humain, quels que soient son degré d'éloignement racioculturel et ses caractéristiques physiques ou psychiques, comme autre chose que son « semblable » contreviendrait à la loi proprement civilisationnelle de l'extension progressive de la sympathie et régresserait sur l'échelle de la civilisation humaine jusqu'à l'état de sauvagerie ancestrale : « L'aide, écrit Darwin, que nous nous sentons poussés à apporter à ceux qui sont privés de secours est pour l'essentiel une conséquence inhérente de l'instinct de sympathie, qui fut acquis originellement comme une partie des instincts sociaux, mais a été ensuite, de la manière dont nous l'avions antérieurement indiqué, rendu plus délicat et étendu plus largement. Nous ne saurions réfréner notre sympathie, même sous la pression d'une raison implacable, sans détérioration dans la partie la plus noble de notre nature »⁵⁰.

⁴⁸ Daniel BECQUEMONT, « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, 84-86 (année 2004), p. 102 dans *Persée*, https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_2004_num_84_1_4242.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 95-96

⁵⁰ P. TORT, *Darwin et le darwinisme, op. cit.*, p. 75-76.

1.2.3 Le narcissisme, l'individualisme et l'égoïsme

Liés au concept de l'égoïsme, l'individualisme, le narcissisme et l'égoïsme sont qualifiés de « forces contraires ⁵¹» à l'altruisme par Ricard. Ces idées qui mènent l'individu à privilégier un sens du chacun pour soi, sont grandement illustrées au sein des œuvres balzaciennes et sont celles généralement mises de l'avant par ses analystes, ce pourquoi il semble nécessaire de les définir.

L'égoïsme est une confiance artificielle qui est basée sur des éléments précaires tels que la beauté, l'intelligence, la force et le statut social. L'individu qui se concentre sur cette illusion de l'égo s'écarte d'une compréhension de l'univers comme un tout composé de semblables et tend à ne se préoccuper que de lui-même : « Nous sommes obsédés par nos succès, nos échecs, nos espoirs et nos inquiétudes [...] ⁵²», ce qui nous empêche alors de nous préoccuper des autres. Ces aspirations égoïstes créent alors un fort penchant individualiste, un affranchissement de toute conscience collective, et ce, au prix du bien-être d'autrui et de la société, et d'une chute possible vers le narcissisme, la mise en scène de soi ⁵³.

Le narcissique est un admirateur inconditionnel de sa propre image, la seule qui l'intéresse, et nourrit d'incessants fantasmes de succès, de pouvoir, de beauté, d'intelligence et de tout ce qui peut renforcer cette image flatteuse. Il n'a guère de considération pour les autres, qui ne sont pour lui que des instruments

⁵¹ M. RICARD, *op. cit.*, p.341.

⁵² *Ibid.*, p.348.

⁵³ *Ibid.*, p.358.

susceptibles de rehausser sa propre image. Il lui manque clairement la case de l'amour du prochain⁵⁴.

D'ailleurs, Christophe André constate que l'industrialisation et l'augmentation de la population dans les villes empêchent les individus de se sentir redevables envers leurs semblables, ce qui les pousse à être davantage confrontés à ces forces. En effet, les membres des sociétés modernes restent méconnus du reste du monde et peuvent alors afficher l'image d'eux-mêmes qui leur semble la meilleure⁵⁵. Cette constatation semble particulièrement pertinente pour notre analyse, les personnages balzaciens étant souvent de jeunes hommes en apprentissage, passant de la région à la grande ville, d'une famille respectée à la solitude, devenant alors des êtres aux prises avec une identité semblable à une page blanche, n'attendant que d'être formés selon leurs choix futurs.

1.2.4 Auguste Comte

Le concept d'altruisme trouverait son origine dans le positivisme d'Auguste Comte, religion sans divinité selon laquelle le milieu et les individus sont en interrelation les uns avec les autres. La religion positiviste du XIX^e siècle est alors justifiée « non par la recherche

⁵⁴ *Ibid.*, p.362.

⁵⁵ Christophe ANDRÉ lors d'une intervention dans l'émission « Voix bouddhistes », France 2, 10 février 2013.

du salut individuel, mais par des considérations essentiellement terrestres, comme institution indispensable à la bonne marche d'une société⁵⁶». En fait, Alain Rey, dans son *Dictionnaire historique de la langue française*, note que le mot altruisme « semble être une création d'Auguste Comte sur le modèle du mot égoïsme et pour lui servir de pendant ; il est dérivé du radical de autrui d'après le latin alter [...] »⁵⁷. Plus précisément, dans *Système de politique positive ou Traité de sociologie*, Comte stipule que l'altruisme implique « l'élimination des désirs égoïstes et de l'égoïsme, ainsi que l'accomplissement d'une vie consacrée au bien d'autrui⁵⁸ ». Il s'agirait alors, pour s'assurer d'une plus grande humanité, d'écraser l'égoïsme pour développer davantage l'altruisme. Avec le temps, cette définition s'est toutefois légèrement modifiée pour s'éloigner des principes religieux tels que l'agapè du christianisme (l'amour inconditionnel envers d'autres êtres humains), la charité et la bienfaisance (commandement religieux lié à faire du bien aux autres), et le dévouement (l'abnégation au service de l'autre).

1.2.5 Shalom H. Schwartz

On relie souvent les comportements altruistes aux valeurs morales individuelles qui permettent à des individus d'être profondément bienveillants, et ce, en partie en raison de

⁵⁶ Michel BOURDEAU, « Auguste Comte et la religion positiviste : Présentation », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 87, n° 1 (2003), p.9, dans CAIRN, <https://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-1-page-5.htm>.

⁵⁷ A. REY, *op. cit.*, p.436.

⁵⁸ A. COMTE, *op. cit.*

l'importance qu'ils accordent au bien-être d'autrui ou non⁵⁹. Les valeurs sont d'ailleurs très utiles, selon Shalom H. Schwartz, pour « expliquer les motivations de base qui sous-tendent attitudes et comportements ⁶⁰», car elles servent de critères pour juger ce qui est bon ou mauvais, ou ce qui devrait être fait ou non. Ce psychologue social, reconnu pour la mise sur pied du test PVQ (Portrait Value Questionnaire), distingue dix valeurs universelles de base : l'autonomie, la stimulation, l'hédonisme, la réussite, le pouvoir, la sécurité, la conformité, la tradition, la bienveillance et l'universalisme. De ces dix valeurs, nous en définirons cinq qui semblent davantage présentes au sein des œuvres balzaciennes : la réussite, le pouvoir, la tradition, la bienveillance et l'universalisme.

La réussite est la volonté d'« obtenir [...] l'approbation sociale ⁶¹», en faisant preuve d'une grande ambition en vue d'atteindre des succès personnels. Le pouvoir quant à lui mène au contrôle et à la domination, et ce, par l'obtention d'un « statut social prestigieux ⁶²». Tel que vu dans la première partie de ce chapitre, la réussite personnelle et la route vers le pouvoir sont des valeurs souvent mises de l'avant dans *La Comédie humaine*. Toutefois, comme l'observe Schwartz,

les individus peuvent avoir (et ont) des valeurs antagonistes, mais ils ne cherchent pas à les atteindre ensemble dans un seul et même acte. Ils poursuivent plutôt des

⁵⁹ Nous verrons avec l'altruisme psychologique de Batson que l'altruisme n'est pas nécessairement lié à la moralité : une motivation altruiste peut mener à des actes injustes.

⁶⁰ Shalom H. SCHWARTZ, « Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications », *Revue française de sociologie*, vol.47, n°4 (2006), p. 929.

⁶¹ *Ibid.*, p.933.

⁶² *Ibid.*, p.933.

valeurs antagonistes dans des actes différents, à des moments différents et dans des contextes différents⁶³.

Pour cette raison, la présence de ces deux valeurs, souvent liées à des motivations tournées vers sa propre personne, n'implique pas l'absence de valeurs telles que la bienveillance, l'universalisme et la tradition, qui sont généralement tournées davantage vers un objectif de coopération et de solidarité. Les individus, ou même les personnages, soucieux de leur propre fortune, peuvent donc, contre toute attente, se tourner vers l'autre, malgré l'écart apparent entre la nature des valeurs qui peuvent les habiter. Cela s'explique entre autres par la disponibilité des valeurs. En effet, lorsqu'une valeur est accessible, plus il est aisé de l'activer et de créer ainsi un certain comportement. Les valeurs vont d'ailleurs influencer le choix des actions et des comportements « même si l'on n'en pèse pas consciemment les conséquences ⁶⁴».

La bienveillance, qui est généralement acquise au sein de la famille, a, de son côté, pour objectif de

préserv [er] et [d'] améliorer [er] [le] bien-être des personnes avec lesquelles on se trouve fréquemment en contact [...]. Les relations au sein de la famille ou des autres groupes de proches sont ici cruciales. La bienveillance met l'accent sur le souci du bien-être des autres⁶⁵.

⁶³ *Ibid.*, p.936.

⁶⁴ *Ibid.*, p.954.

⁶⁵ *Ibid.*, p.935.

La bienveillance, pour Schwartz, se limite donc à la sphère des gens aimés et connus de l'acteur et demande un certain dévouement aux différents groupes d'appartenance de celui-ci ; elle est centrale pour la création de relations positives. C'est d'ailleurs le lien qui unit les valeurs de la bienveillance et de la tradition : l'importance accordée aux pratiques des groupes auxquels nous nous rattachons. Considérant que tous les personnages centraux des œuvres à l'étude ont un lien particulier avec leur famille, leurs amis ou leurs colocataires, la valeur de la tradition qui s'exprime souvent par « la forme de rites religieux, de croyances, et de normes de comportement ⁶⁶ », « expression de la solidarité du groupe ⁶⁷ », est une valeur qui mènera, à maintes reprises, les personnages à se tourner vers les besoins d'autrui. Finalement, l'universalisme, tout comme la bienveillance, « accord[e] [...] la priorité aux autres et relèvent du dépassement des intérêts égoïstes ⁶⁸ ». Cette valeur vise la protection et le bien-être de tous : les êtres humains et la nature.

Selon son étude des valeurs universelles, Schwartz précise également que pour favoriser le bon fonctionnement des relations sociales qui sont inévitablement liées à la nature humaine, il est nécessaire pour les êtres de

mettre en œuvre et de préserver la coopération et le soutien entre les membres des groupes de base. Le point le plus crucial dans la transmission des valeurs est

⁶⁶ *Ibid.*, p. 934.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 934.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 937.

de faire en sorte de développer l'engagement dans des relations positives, l'identification au groupe et la loyauté envers ses membres⁶⁹.

Force est de constater qu'en prenant cette exigence en considération, la bienveillance acquiert toute son importance chez les individus. Celle-ci arrive d'ailleurs au premier rang de la hiérarchie des valeurs en comparaison avec la recherche du pouvoir qui reste la dernière, preuve de l'influence de la bonté au sein de nos existences.

1.2.6 Terestchenko, Sober, Wilson et Oliner

Dans son ouvrage, *Un si fragile vernis d'humanité*, Michel Terestchenko, philosophe se spécialisant dans l'analyse de la morale, se voue à la défense de la théorie altruiste en tentant du même coup d'illustrer l'absurdité de la théorie moniste de l'égoïsme. En fait, le cœur de son propos se tourne vers une réfutation du paradigme égoïste comme étant la fin ultime de toutes les actions et motivations humaines. Selon l'auteur,

[s]'en tenir à une telle polarité conceptuelle conduit à promouvoir une conception purement *abstraite* de la moralité comme désintéressement sacrificiel, qui a pour conséquence d'inscrire la moralité dans un horizon inaccessible en même temps que d'exclure les motivations subjectives, personnelles, qui viennent de notre intériorité la plus profonde, au motif qu'elles sont inévitablement égoïstes, c'est-à-dire *immorales*. Dans cette perspective, les conduites altruistes les plus admirables se voient dénier toute qualité morale et toute valeur exemplaire

⁶⁹ *Ibid.*, p.945-946.

puisqu'elles ne peuvent échapper au soupçon que, surgissant du fond de l'être, elles ne répondent qu'à quelque « intérêt » de l'égo⁷⁰.

En effet, pour plusieurs, l'altruisme ne semble être lié qu'à des actes héroïques qui exigeraient un sacrifice personnel immense pouvant mener à des situations telles que la mort ou une dépossession de soi absolue. Toutefois, l'objectif du philosophe est justement de déconstruire cette idée selon laquelle il est nécessaire de s'oublier complètement pour réaliser des gestes ayant pour objectif l'augmentation du bien-être d'autrui. Pour Terestchenko, l'altruisme ne nécessite pas une absence à soi — une identité humaine fragilisée par l'aliénation des éléments qui l'entourent —, mais bien une présence qui permet aux individus concernés d'être conscients de la présence du mal, d'agir en fonction de la suppression de cet état, de résister aux différentes formes d'oppression, et ce, grâce à un équilibre intérieur qui leur permet d'agir avec bienveillance, la fidélité à soi.

À la définition de l'altruisme comme désintéressement sacrificiel qui exige l'oubli, l'abnégation de soi en faveur d'autrui — définition que la tradition morale et religieuse a presque unanimement consacrée —, les résultats des recherches entreprises sur ce sujet nous invitent à substituer celle-ci : l'altruisme comme relation bienveillante envers autrui qui résulte de la présence à soi, de la fidélité à soi, de l'obligation, éprouvée au plus intime de soi, d'accorder ses actes avec ses convictions (philosophiques, éthiques ou religieuses) en même temps qu'avec ses sentiments (d'empathie ou de compassion), parfois même, plus simplement encore, d'agir en accord avec l'image de soi indépendamment de tout regard ou jugement d'autrui, de tout désir social de reconnaissance⁷¹.

⁷⁰ M. TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité : Banalité du mal, banalité du bien*, op. cit., p.16.

⁷¹ *Ibid.*, p.17.

Il faut donc, selon l'auteur, éviter de percevoir l'altruisme comme le contraire de l'égoïsme, comme si ces forces ne pouvaient entrer en contact l'une avec l'autre chez un même individu. Au contraire, Terestchenko, se fiant à l'analyse d'Elliot Sober et de David Sloan Wilson, perçoit l'altruisme comme des actions qui existent *parfois* et qui n'ont pas une portée universelle. Il s'ouvre ainsi à une conception dite pluraliste : la recherche du bien d'autrui n'exclut pas nécessairement l'augmentation de son propre bien-être.

Le concept d'altruisme exclut certes que soit recherché un bénéfice externe ou interne, mais seulement dans le cas où ce bénéfice constitue la raison ultime de l'aide. Le pluralisme de l'altruisme admet que les individus peuvent se comporter à la fois de façon intéressée et désintéressée : ce qu'il exclut, c'est que le comportement en faveur d'autrui ne soit qu'un instrument ou un moyen en vue de la satisfaction de motivations ou de désirs personnels. L'altruisme n'exige pas que le bien d'autrui soit la seule et unique fin désirée. L'altruisme admet une pluralité de motivations là où l'égoïsme s'en tient à une seule. Un comportement n'a pas besoin de procéder d'un altruisme « pur », entièrement désintéressé et sacrificiel pour être réellement altruiste⁷².

En acceptant que les conduites altruistes puissent englober différents types d'actions (altruisme pur, altruisme fort ou altruisme faible) et que l'absence de retour bénéfique ne soit pas une condition absolue à la présence de l'altruisme, Terestchenko parvient à établir une définition beaucoup moins réductrice de ce concept : « est altruiste toute action qui ne fait pas de l'aide à autrui un moyen en vue de réaliser un intérêt personnel, de quelque nature qu'il soit ⁷³ ».

⁷² *Idem.*

⁷³ M. TERESTCHENKO, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *op. cit.*, p.318.

Un autre élément sur lequel insiste le philosophe, alimenté par les recherches de Samuel et Pearl Oliner, est la personnalité altruiste. En observant l'engagement des sauveteurs de la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs ont su établir une typologie des motivations de ces héros, qui nous permettra d'ailleurs d'agrandir notre cercle analytique, car l'individu altruiste peut être motivé par un large spectre de motifs plutôt que par un simple oubli de soi⁷⁴ :

- 1- les valeurs éthiques transmises par les parents ;
- 2- les liens personnels entretenus avec les amis ou les collègues ;
- 3- la conception abstraite du lien existant entre eux et les autres ;
- 4- le puissant sentiment d'égalité entre les humains.

Ainsi, les motivations des sauveteurs, que les fervents de l'altruisme tels que Terestchenko, Ricard et Batson tentent d'étendre à la société dans son entièreté et aux comportements quotidiens de tout un chacun, sont portées par une importance accordée à la compassion et à la justice. Janusz Reykowski, psychologue polonais, précise d'ailleurs ce constat en établissant trois types de motifs qui rendent les gens enclins à aider : les motifs allocentriques (émotionnels), les motifs normocentriques (obligation éthique) et les motifs axiologiques (caractère sacré de la vie humaine).⁷⁵ Ces types de motivations, souvent entremêlées, sont le résultat d'un certain sentiment de devoir agir, « le sentiment d'une obligation impérieuse qu'il éprouve comme allant de soi ; comme étant naturelle [...] ⁷⁶».

⁷⁴M. TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité : Banalité du mal, banalité du bien*, op. cit., p. 229-230.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 231.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 264.

1.2.7 Ricard, l'amour altruiste étendu

Matthieu Ricard, moine bouddhiste tibétain et traducteur français du dalaï-lama, défend, dans son *Plaidoyer pour l'altruisme*, l'étendue de l'amour altruiste qui agit comme un « plaisir désintéressé produit par le bien-être d'autrui, associé aux actes — soins et services — requis à cette fin ⁷⁷ », et ce, dans l'objectif que tous les êtres parviennent à trouver le bonheur. Selon l'auteur, mettre en évidence l'universalité des motivations bienveillantes est crucial : l'altruisme n'est pas une simple rareté, mais il existe bel et bien dans le quotidien des êtres vivants qui privilégient, à certains moments, l'entraide et la compassion. Cette quotidienneté de l'altruisme, qui est prépondérante dans les études de Daniel Batson, permet d'analyser comme positivement des actes qui, à première vue, peuvent même sembler banals. L'un des piliers de son plaidoyer est le fait que « l'acte seul ne définit pas l'altruisme ⁷⁸ », basé sur l'ouvrage *The Heart of Altruism* de Kristen Monroe, professeure de sciences politiques et de philosophie.

Selon elle, les bonnes intentions sont indispensables à l'altruisme, mais elles ne suffisent pas. Il faut aussi agir, et l'action doit avoir un but précis, celui de contribuer au bien-être d'autrui. Monroe reconnaît pourtant que les motifs de l'acte comptent davantage que leurs conséquences⁷⁹.

⁷⁷ Stephen G. POST cité dans M. RICARD, *op. cit.*, p.25.

⁷⁸ M. RICARD, *op. cit.*, p.27.

⁷⁹ *Idem.*

Les motivations sont donc ce qui permet de donner un sens aux actes : « [...] nous ne pouvons pas non plus qualifier un acte d'altruiste ou d'égoïste sur la base de la simple constatation de ses conséquences immédiates ⁸⁰».

La vision de Ricard s'inspire d'ailleurs inévitablement des croyances bouddhistes qui accordent une importance considérable à la lucidité face aux besoins des autres, à l'impartialité dans les relations avec autrui, mais surtout à l'impossibilité de trouver un réel bonheur dans la réalisation d'actes égoïstement motivés. En effet, pour Ricard, l'égoïsme crée une bulle égocentrique dans laquelle il est difficile d'être aux faits de la réalité et où il est possible de penser que les individus sont des entités indépendantes. Ainsi, cette impossibilité de s'accomplir par des actes narcissiques est entre autres causée par cet oubli de l'interdépendance des êtres vivants et cette contradiction de la réalité. D'après l'enseignement bouddhiste, cette supposition qu'il est nécessaire de chercher le bien à travers des actes tournés vers soi est grandement liée à l'ignorance. Il s'agit donc, par l'entremise du geste altruiste, de dissiper les souffrances des autres qui sont créées par une vision erronée de la réalité.

Pour ce faire, l'analyse de Ricard, inspirée par les croyances bouddhistes, comporte une dimension centrale qui concerne l'amour en tant que

⁸⁰ *Ibid.*, p.28.

résonance positive qui se manifeste lorsque 3 événements surviennent simultanément :

- partage d'une ou plusieurs émotions positives ;
- synchronie entre le comportement et les réactions physiologiques de deux personnes ;
- intention de contribuer au bien-être de l'autre, intention qui engendre une sollicitude mutuelle⁸¹.

Ainsi, l'altruisme et l'amour sont étroitement liés, car dans les deux cas, ces concepts nécessitent que l'être humain soit concerné naturellement par l'autre et soit pleinement conscient de cette interdépendance qui existe entre les individus. Le fondement de cet amour étendu est, pour Ricard, l'amour qu'éprouve une mère envers son enfant, car le soin parental constitue le plus puissant des instincts fondamentaux, celui-ci ne nécessitant aucun entraînement. Bien que cette volonté d'aider puisse nous mener à en tirer un certain bénéfice et donc nous extirper de l'idée de l'altruisme pur,

[l]e fait d'éprouver de la joie à faire le bien d'autrui, ou d'en retirer de surcroît des bienfaits pour soi-même, ne rend pas en soi un acte égoïste. L'altruisme authentique n'exige pas que l'on souffre en aidant les autres et ne perd pas son authenticité s'il s'accompagne d'une profonde satisfaction. De plus, la notion même de sacrifice est très relative : ce qui apparaît comme un sacrifice à certains est ressenti comme un accomplissement par d'autres [...]⁸².

Il ne s'agit donc pas d'envisager la présence ultime de gens profondément altruistes, mais plutôt de l'altruisme comme un état mental momentané qui peut survenir à certains moments précis chez tous les êtres vivants selon leur confrontation avec la détresse ou les besoins d'autrui : « Cette vision des choses permet d'inscrire l'altruisme dans une perspective

⁸¹ *Ibid.*, p.87.

⁸² *Ibid.*, p.30.

plus vaste et d'envisager la possibilité de le cultiver en tant que manière d'être⁸³». Cette réflexion va dans le même sens que la voie bouddhiste qui considère comme primordial l'accomplissement du double bien, le nôtre et celui d'autrui : « On peut retirer une satisfaction d'un geste altruiste sans que cette satisfaction ait motivé notre acte. En outre, l'individu qui fait un geste altruiste pour des raisons purement égoïstes risque d'être déçu en n'obtenant pas l'effet escompté⁸⁴». En admettant cette possibilité, l'analyse des motivations altruistes peut s'étendre, car il ne s'agit pas d'observer uniquement les actes qui ont un coût extérieur pour l'individu tel que la diminution du confort physique, des ressources et du temps ; « si nous sommes mus par une motivation altruiste sincère et déterminée, nous vivrons ce geste comme une réussite et non un échec, un gain et non une perte, une joie et non une mortification »⁸⁵.

Un autre élément de l'analyse de Ricard semble très pertinent pour l'analyse des œuvres balzaciques : la disparité entre la nature de l'altruisme en milieu urbain et celle dans les villages. En fait, à l'intérieur des communautés où les gens se connaissent davantage, pensons par exemple Saumur où vit Eugénie Grandet ou Angoulême d'où provient Rastignac, l'équilibre est mené par le concept de réciprocité : chacun est porté à rendre service aux autres :

[...] chacun tient pour acquis que les autres se comporteront de manière bénéfique à leur égard lorsque le besoin s'en fera ressentir. S'il arrive qu'un

⁸³ *Ibid.*, p.35.

⁸⁴ *Ibid.*, p.102.

⁸⁵ *Ibid.*, p.348.

membre de la communauté ne joue pas le jeu, qu'il jouisse de l'obligeance d'autrui sans lui rendre la pareille, il sera rapidement ostracisé par ses pairs. [...] Soit on reste dans le cercle de la réciprocité, soit on en sort, avec les conséquences que ce désistement aura en termes d'isolement⁸⁶.

Toutefois, à l'intérieur de métropoles telles que Paris, lieu du narcissisme balzacien par excellence, l'impossibilité d'entrer en relation avec la totalité des membres de la communauté rend difficile l'aboutissement de l'amour étendu et de la coopération, l'individualisme et le « chacun pour soi » pouvant se développer de manière illimitée.

1.2.8 Batson

Enfin, l'un des auteurs qui influencent principalement le travail de Ricard est C. Daniel Batson, psychologue social américain qui s'intéresse particulièrement à l'empathie et à l'altruisme chez les êtres sociaux. Sa théorie, explicitée dans son livre *Altruism in humans*, met de l'avant le fait que l'altruisme et l'égoïsme ont une grande quantité de points communs ; dans les deux cas, le souhait ultime est d'augmenter le bien-être de quelqu'un : le sien dans le cas de l'égoïsme, celui d'un autre dans le cas de l'altruisme. Lorsque Batson parle de buts ultimes, « ultimate goals ⁸⁷», celui-ci ne souhaite pas invoquer les buts humains

⁸⁶ *Ibid.*, p.114.

⁸⁷ C. D. BATSON, *op. cit.*, p.210.

comme devant avoir un aspect cosmique, plus grand que nature ; une personne est simplement animée par un certain état à un moment donné dans le temps, de manière consciente ou non⁸⁸.

Selon lui, l'altruisme, comme l'égoïsme, est « un état motivationnel qui est accessible à tous⁸⁹, puisqu'il ne s'agit pas d'un type de personnalité ou de dispositions permanentes, mais plutôt un état psychologique à un moment précis. Batson utilise d'ailleurs huit critères pour définir l'altruisme et l'égoïsme qui seront grandement utiles lors de l'analyse des œuvres à l'étude :

1. La distinction entre l'altruisme et l'égoïsme est qualitative et non quantitative.
2. Une motivation ne peut être à la fois égoïste et altruiste.
3. Les deux motivations peuvent vivre simultanément chez un même individu ; un individu peut avoir plus d'un but.
4. Ces motivations s'appliquent dans le cas où l'individu a un but précis. Si celui-ci agit par réflexe ou par un automatisme, on ne peut parler d'altruisme ou d'égoïsme.
5. L'individu ne connaît pas nécessairement la nature de sa motivation.
6. Il est possible que certaines motivations ne soient ni égoïstes ni altruistes.
7. Les motivations altruistes et égoïstes peuvent entraîner une grande variété de comportements ou une absence de comportements.
8. Les motivations altruistes ne nécessitent pas de sacrifice individuel⁹⁰.

⁸⁸ *Ibid.*, p.210. Traduction libre du passage suivant : « In this context, 'ultimate' does not mean 'cosmic' or 'most important'; it simply refers to the state or states a person is seeking at a given time, whether consciously or unconsciously ».

⁸⁹ *Ibid.*, p.4. Traduction libre du passage suivant : « Rather, I shall argue that altruism is a motivational state that virtually all of us frequently visit ».

⁹⁰ *Ibid.*, p. 22-23.

En fait, le précepte de base de la théorie de Batson stipule que les motivations altruistes sont produites, en partie, par une préoccupation empathique envers une personne dans le besoin⁹¹. Toutefois, la définition de l'empathie est l'une des problématiques identifiées dès le début de l'ouvrage de Batson, et ce, en raison de la présence de huit états psychologiques qui sont fréquemment perçus comme n'étant qu'un seul et même concept : connaître l'état interne d'une personne, adopter la posture ou l'expression de quelqu'un, ressentir ce que l'autre ressent, se projeter dans la situation d'autrui, s'imaginer les sentiments et les pensées d'une autre personne, s'imaginer à la place de l'autre, éprouver de la détresse devant la souffrance d'un autre individu et ressentir de la sollicitude empathique. Selon l'auteur, seul le dernier état permet d'atteindre réellement la création de motivations altruistes. Bien que les autres états psychologiques puissent mener à une motivation altruiste, ceux-ci peuvent potentiellement créer une motivation contraire en centrant l'individu sur lui. La sollicitude empathique consiste quant à elle à percevoir l'individu dans le besoin pour ensuite porter une certaine valeur au rétablissement du bien-être de celui-ci. En effet, contrairement à la croyance populaire, il ne s'agit pas de se mettre à la place de l'autre pour ressentir de l'empathie, mais il est plutôt nécessaire, après avoir pris connaissance des différents changements de l'état d'un individu, d'accorder une importance à cet état. Cette sollicitude, menant à la production de la préoccupation empathique altruiste, peut alors provoquer trois conséquences qui, dans tous les cas, sont animées par le désir d'atteindre l'objectif d'augmenter le bien-être d'autrui : aider, inciter quelqu'un d'autre à aider ou ne pas

⁹¹ *Ibid.*, p.11. Traduction libre du passage suivant : « Empathic concern produces altruistic motivation ».

agir. Ce choix du comportement est ensuite effectué selon une analyse des bénéfices liés à chacun d'eux.

Il est d'ailleurs important de noter que Batson, à travers ses expériences, remarque que « plus un individu ressent une préoccupation empathique envers autrui, plus il est probable que la personne offre du soutien ⁹² ». Par contre, il faut éviter de croire que l'aide apportée à quelqu'un dans le besoin est nécessairement liée à des motivations altruistes. En effet, Batson identifie trois classes de motivations égoïstes qui peuvent mener une personne à venir en aide à une autre : la recherche de récompenses, la volonté d'éviter une punition ou la diminution de l'excitation aversive. Ainsi, afin de s'assurer de la nature des motivations des agents que nous analyserons, il ne suffit pas d'observer la finalité de leurs actes, mais plutôt ce qui les pousse à choisir un certain comportement plutôt qu'un autre.

L'auteur guide par ailleurs le potentiel analyste en identifiant trois principes importants lorsque l'on tire de quelconques conclusions sur la nature des motivations :

1. Nous ne pouvons observer les buts ou les intentions d'une autre personne directement : nous devons les déduire à partir de ses comportements.
2. Si nous observons un comportement qui est un moyen viable pour atteindre le but ultime de deux motivations possibles, nous ne pouvons pas connaître quelle est la motivation ayant créé le comportement.
3. Nous pouvons effectuer des inférences qui sont justes à propos des motivations si nous observons les réponses de l'individu au moment où les

⁹² *Ibid.*, p.29. Traduction libre du passage suivant : « The more empathy felt for the person in need, the more motivation to have the need removed ».

conditions changent et qu'alors, le comportement n'est plus le meilleur moyen d'atteindre le but ultime de l'une des motivations. S'il s'agit de la motivation de la personne, elle ne poursuivra plus ce comportement⁹³.

D'ailleurs, l'auteur, en lien avec cette inférence qui semble centrale dans l'analyse des motivations d'autrui (ici des personnages), met de l'avant deux étapes nécessaires pour mener à bien cette observation :

1. L'analyse des différentes motivations qui pourraient entraîner l'action chez l'agent.
2. L'observation de la volonté de la personne d'adopter un comportement qui est le moyen le plus efficace pour atteindre le but ultime d'un motif, mais pas l'autre⁹⁴.

Ces principes guideront grandement notre propre observation des comportements et des motivations des personnages balzaciens. Toutefois, la transparence et les nombreuses descriptions de la psyché des protagonistes menées par l'auteur réaliste nous permettront de porter un regard inédit et exclusif sur les comportements de ceux-ci. Ainsi, il ne s'agira pas seulement d'inférer les motivations des personnages grâce à un travail de déduction à partir de leurs comportements finaux, mais plutôt d'accéder directement à leurs affects et réflexions présents dans la narration.

⁹³ *Ibid.*, p.74. Traduction libre du passage suivant : « First, we do not observe another person's goals or intentions directly; we infer them from the person's behavior. [...] Second, if we observe behavior that is a viable means to reach the ultimate goals of two plausible motives, we cannot know which motive produced the behavior. [...] Third, we can draw reasonable inferences about the underlying motive if we can observe the person's response when conditions change so that the behavior is no longer the best means to reach the ultimate goal of one motives. If that is the person's motive, he or she should no longer pursue the behavior ».

⁹⁴ *Ibid.*, p.74. Traduction libre du passage suivant : « First, we must conduct a conceptual analysis of the various plausible motives for the person's action. [...] Second, we need to observe the person's willingness to enact a behavior that is the most effective mean to reach the ultimate goal of one motive but not the other ».

Enfin, Batson tient, dans la dernière partie de son ouvrage, un propos très intéressant par rapport aux bénéfices ou dommages pouvant être causés par l'altruisme induit par la préoccupation empathique. En fait, bien que l'altruisme permette de créer une aide qui est davantage sensible, présente et menée en coopération, cette motivation peut également entraîner le malheur de la personne pour laquelle on vient en aide. Le psychologue social aborde d'ailleurs cet état en explicitant le cas de l'un des personnages balzaciens les plus connus, le père Goriot : « L'amour désintéressé de Goriot pour ses filles les a gâtées, les a éloignées de lui, et, ultimement, a détruit elles et lui. Le message de Balzac : l'altruisme appartient au répertoire humain, mais il doit être soigneusement contrôlé, il est potentiellement destructeur !⁹⁵» Bien que Batson se limite au *Père Goriot*, nous observerons similairement, dans le prochain chapitre, la présence de ce désintéressement sacrificiel chez les personnages du roman *Eugénie Grandet* et les effets dévastateurs qui surviennent ultimement chez les principales actrices de l'altruisme.

⁹⁵ *Ibid.*, p.188. Traduction libre du passage suivant : « Goriot's selfless love for his daughters spoiled them, drove them from him, and, ultimately, destroyed both them and him. Balzac's message : Altruism may be within the human repertoire, but it must be held carefully in check. It's potentially destructive ».

CHAPITRE DEUX

EUGÉNIE GRANDET, L'AMOUR ALTRUISTE DANS LE SACRIFICE

Eugénie Grandet, publié en 1834 dans les Scènes de la vie de province, est un roman qui se déroule à Saumur, petite ville où règnent tous les éléments de la vie de province comme se l'imagine Balzac : la simplicité, la naïveté, l'étroitesse de l'existence et la froideur. Au centre de l'œuvre se trouve la maison Grandet où se côtoient M. Félix Grandet, homme parvenu et profondément avare ; Mme Grandet, mère sainte et femme soumise ; Nanon, domestique des Grandet ; et finalement, Eugénie, jeune femme qui vivra son premier grand amour avec Charles, son cousin. Dans ce milieu dirigé par les besoins et les désirs du père qui agit en tant que figure centrale, le personnage éponyme du roman, Eugénie, parvient à entrer en confrontation directe avec les valeurs paternelles et sociales en place en faisant preuve d'un amour altruiste hors du commun, un amour et une dévotion presque sacrificiels. S'opposent alors des motivations et des intentions contradictoires qui montrent un réel combat aux allures manichéennes.

Cette œuvre, reçue par la critique comme un roman gris, un « roman sentimental, trop sage, trop fade, trop convenu ⁹⁶» a longtemps été analysée comme « le roman de l'or, sous

⁹⁶ Jacques NOIRAY dans Honoré DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Folio classique, [1834] 1972, p.8.

toutes ses formes, dans tous ses états⁹⁷». Ainsi, il semble de prime abord que le texte soit généralement lu selon la prépondérance de l'avarice de province et de l'égoïsme des personnages masculins. Toutefois, ce chapitre vise à mettre en lumière la possibilité de changer le paradigme d'analyse du roman en se concentrant plutôt sur la démonstration plus que centrale de l'entraide, de la bienveillance et de l'amour.

2.1 Analyse sociologique du texte

Comme l'intérêt même de l'œuvre balzacienne se trouve dans cette volonté narrative de creuser au plus profond de l'homme social, l'analyse d'*Eugénie Grandet* ne peut être mise à l'écart d'autres lectures et de sa projection dans le champ historique et social : « Au fil du temps, le texte classique voit son discours recoupé par d'autres discours, sa lecture soutenue et animée par d'autres lectures. En étant reçue, reconnue, "historisée", l'œuvre joue des rôles multiples, entre dans plusieurs séries culturelles et tend à la pluralité⁹⁸». En raison de cette nécessité analytique, nous débuterons notre travail en observant les endroits où l'idéologie est manifeste, lieux établis par Jacques Dubois dans son célèbre ouvrage sur *L'Assommoir de Zola* : le métatexte, l'incipit et l'ensemble des propositions qui ont l'aspect de vérités

⁹⁷ *Ibid.*, p.27.

⁹⁸ Jacques DUBOIS, *L'Assommoir de Zola. Société, discours, idéologie*, Paris, Librairie Larousse, coll. : Thèmes et textes, 1973, p. 8.

générales. D'ailleurs, la définition de l'idéologie de Dubois sera empruntée lors de l'analyse sociologique des textes à l'étude. Pour cet auteur, « l'idéologie forme un ensemble d'idées et de croyances, de valeurs et de représentations d'une relative cohérence, qui se rapporte à un groupe (une classe) et qui sert au groupe à situer sa position dans le tout social, ainsi qu'à la justifier ⁹⁹ ». Philippe Hamon, dans *Texte et idéologie*, mentionne par ailleurs que « l'idéologie pren [d] donc toujours la forme [...] d'une comparaison ¹⁰⁰ ». Ainsi, les évaluations présentes dans les œuvres à l'étude, effectuées par le narrateur ou par les personnages mêmes, seront plus que révélatrices de la hiérarchisation des valeurs de *La Comédie humaine*. Rappelons que l'hypothèse d'Hamon tient au fait que « [...] l'effet-idéologie, dans un texte (et non : l'idéologie) passe par la construction et mise en scène stylistique d'appareils normatifs textuels incorporés à l'énoncé ¹⁰¹ ». En observant ces foyers normatifs — lieux d'intensification de l'idéologie, où un sujet est en relation médiatisée avec un outil, un autre sujet, avec la langue ou la loi —, nous emploierons également des outils rhétoriques tels que l'étude de l'éthos, du pathos et du logos afin de montrer l'importance qu'accorde Balzac au concept de l'altruisme et à sa nécessité dans une société régie par le désir de parvenir.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁰⁰ P. HAMON, *op. cit.*, p. 104.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 20.

2.1.1 Le métatexte et l'éthos prédiscursif

Avant même de faire son entrée dans l'univers diégétique balzacien, le métatexte d'*Eugénie Grandet* offre aux lecteurs une forte représentation de l'idéologie que le texte souhaite véhiculer.

Jacques Dubois, dans son analyse de *L'Assommoir* de Zola, stipule que « le terme du titre, qui apparaît si éloigné de toute démarche intellectuelle, est au centre d'une forte activité idéologique et critique ¹⁰² ». Ainsi, à l'aide du titre de l'œuvre, *Eugénie Grandet*, l'auteur conditionne la réception de ce roman ; dès le regard posé sur l'objet livre, les lecteurs perçoivent Eugénie comme le personnage central du roman. Cela viendra toutefois briser l'attente du lecteur puisque le père Grandet est plutôt celui qui domine le récit ; Eugénie Grandet est absente d'une grande partie du texte, ne se présentant initialement aux lecteurs que comme un décor de la maison de province. Toutefois, bien que le père soit imposant par sa personnalité dominatrice et par sa grande présence dans le texte, Balzac, en choisissant le titre d'Eugénie Grandet, admet le statut moral élevé et symbolique de ce personnage dans un univers dominé par des motivations égoïstes et contribue à admettre son élévation dans l'échelle de la bienveillance humaine.

¹⁰² J. DUBOIS, *L'Assommoir de Zola. Société, discours et idéologie, op. cit.*, p. 107.

Son regard et la comparaison continuelle entre sa bienveillance et le comportement des autres personnages semblent planer tout au long de l'œuvre, agissant comme un rappel de l'ambivalence constante entre l'appel des gestes altruistes et l'intérêt personnel. Les lecteurs se rallient alors à cette rhétorique et sont devant l'obligation morale de suivre le pacte de lecture renforcé dans l'incipit de l'œuvre en se transformant eux-mêmes en critique de l'avarice ultime : « L'avare Grandet nous est montré dans un milieu mesquin où son avarice ne choque que par son excès ¹⁰³».

Cette contradiction sert alors déjà d'exemplification de la condamnation des gestes liés à l'intérêt et au mal de l'argent, et permet d'illustrer le désir de faire briller le bien à l'intérieur de cette société de la Restauration. Ainsi, cette volonté de mettre les comportements altruistes de l'avant débute par cette élévation d'un personnage particulier.

¹⁰³ Félicien MARCEAU, *Balzac et son monde*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Tel, 1986, p. 331.

2.1.2 L'incipit

En observant les différents niveaux relationnels présents dans la fiction (narrateur — narrataire et personnages), il est possible de constater que ce travail de persuasion se poursuit à l'intérieur de l'incipit, lieu de l'intensification du sujet avec le social.

Dès l'incipit du roman, le narrateur construit un pacte de lecture avec le narrataire ; l'autorité de l'énonciateur se manifeste alors par d'innombrables jugements qui sont lancés tout au long de l'œuvre, et ce, en raison de la crédibilité qu'il se construit dès les premières lignes du roman. Effectivement, le narrateur omniscient de l'œuvre, en usant abondamment du discours indirect libre, envahit l'univers de la diégèse de manière paternaliste ; ses énoncés prennent l'aspect, dans la voix de la narration, de « vérités générales » (Dubois). En effet, le narrateur affiche, dès les premières pages de l'œuvre, une confiance et une autorité sans pareil. Celui-ci prend la posture de ce locuteur parfait qu'imaginait Aristote et s'assure d'être sage, bienveillant (avec les personnages qui semblent mériter son respect) et franc. D'ailleurs, pour exhiber cette compétence presque scientifique, Balzac joue sur le logos (le message, l'argumentation) et le pathos (les croyances, les valeurs, les connaissances) : il utilise l'abondance de détails et énonce son opinion sur de nombreux sujets, pour lesquels il n'est pourtant pas l'expert : la place des femmes en société, l'argent, l'art, le pouvoir, la famille, l'amitié, etc. L'énonciateur crée donc une relation de confiance avec le lecteur, ce qui permet d'entrer dans l'illusion narrative qui est menée par la narration. L'incipit agit alors

comme un piège, un contrat de lecture qui oblige les narrataires à adhérer à l'évaluation du narrateur.

Ainsi, cette longue description de la ville de Saumur débute, dès la première phrase, par un jugement de valeur qui guidera tout le reste du texte :

Il se trouve dans certaines villes de province des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il à la fois dans ces maisons et le silence du cloître et l'aridité des landes et les ossements des ruines : la vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées, s'il ne rencontrait tout à coup le regard pâle et froid d'une personne immobile dont la figure à demi monastique dépasse l'appui de la croisée, au bruit d'un pas inconnu. Ces principes de mélancolie existent dans la physionomie d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse qui mène au château, par le haut de la ville. [...] La maison pleine de mélancolie où se sont accomplis les événements de cette histoire était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour. Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents réveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renforcement assez sombre au centre duquel est cachée la porte de la maison à M. Grandet¹⁰⁴.

D'entrée de jeu, le langage dépréciatif employé par le narrateur montre l'évaluation négative qu'il porte à la demeure Grandet, et ce, avant même d'en avoir décrit les réels contours. Le narrateur dévoile ainsi sa technique rhétorique : il souhaite interpeller le pathos des narrataires et susciter une réaction préalable envers la maison, mais également envers ses habitants, plus précisément Félix Grandet qui sera décrit comme ne formant qu'un avec cette

¹⁰⁴ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 53-57.

habitation triste : « Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot, la maison à M. Grandet, cette maison pâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts ¹⁰⁵ ». En effet, la personne de monsieur Grandet, tout comme la personne de Madame Vauquer dans *Le Père Goriot*, « explique la pension comme la pension implique sa personne ¹⁰⁶ ».

Jacques Noiray, dans la préface du texte, perçoit d'ailleurs cette longue description comme « profondément symbolique ¹⁰⁷ » de l'avarice du père Grandet et de ses comparses, mais également du règne de l'objet qui est mis de l'avant. En fait, tel que montré par Noiray,

Mme Grandet et sa fille, avant même qu'elles soient effectivement introduites dans le roman, [sont présentées] sous la forme des meubles qui les représentent : la chaise de pailles à patins et la travailleuse de Mme Grandet logées dans l'embrasure d'une fenêtre, et le petit fauteuil d'Eugénie placé tout auprès ¹⁰⁸.

D'une certaine façon, en interpellant directement la compréhension des lecteurs, Balzac guide les impressions de ceux-ci et entraîne ses narrataires vers une dépréciation du maître de la maison, mais également de toutes les actions qui y seront présentées. En diminuant la personne de Grandet et en mettant de l'avant cette atteinte au personnage éponyme, Balzac entraîne une certaine empathie vers cette jeune fille qui n'arrive pas à se montrer d'elle-même : « On touche là à une caractéristique essentielle de la stratégie narrative balzacienne [...] ; le discours sur le récit remplit moins que jamais la seule fonction de

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 69-70.

¹⁰⁶ Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*, France, Éditions Gallimard, coll. : Folio Classique, [1835] 1973, p. 29.

¹⁰⁷ J. NOIRAY dans H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p.12.

¹⁰⁸ *Idem.*

description des éléments de la diégèse, il s'agit pour lui de modifier les données narratives par le nouveau point de vue qui en est donné, il s'agit de prescrire la bonne façon de lire ¹⁰⁹».

2.2. Évaluations des personnages

2.2.1 Félix Grandet

Dans la première partie du texte, l'évaluation se concentre d'ailleurs sur M. Grandet, principalement sur son savoir-faire (intimement lié à son savoir-être). On reconnaît de prime abord l'importance de son travail et l'intensité de la reconnaissance sociale qu'il reçoit. En fait, M. Grandet devient même un objet de comparaison des richesses, celui-ci étant largement considéré par les gens participant à son milieu. Ainsi, cette description présente dans l'incipit permet de lier la grandeur de ses aptitudes professionnelles à l'absence de ses aptitudes sociales et familiales :

Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus ; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écu, et se couchait tranquillement, comme le

¹⁰⁹ Nathalie SOLOMON, *Balzac ou comment ne pas raconter une histoire*, Arras, Artois Presses Université, coll. : Études littéraires, 2007, Chapitre 7, p.24, <http://books.openedition.org/apu/1945>.

serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur¹¹⁰.

Plus tard, en le décrivant davantage dans son intimité, la comparaison animalière se poursuit, montrant l'indissociabilité du savoir-faire et du savoir-être du personnage masculin :

[...] ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic ; [...]. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fut réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises¹¹¹.

M. Grandet, comparé à de grands prédateurs et même à des animaux venimeux, est mis en relation avec ces images animalières qui insistent sur son égoïsme et sur l'absence de toute compassion pour autrui. Cette figure d'analogie permet de mettre en lumière, et même de souligner avec force, la dichotomie morale entre lui et sa fille Eugénie qui apparaissent comme des contraires absolus. *Eugénie Grandet* met de l'avant des personnages qui sont clairement définis par leurs intentions et motivations, ce qui permet de distinguer les deux extrémités de notre paradigme et de poser les bases pour l'utilisation de ces critères avec des personnages plus ambivalents (dans *Le Père Goriot* par exemple).

¹¹⁰ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, op. cit., p. 61.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 65.

Dans le chapitre un, nous avons insisté sur l'importance des motivations et des intentions de l'individu dans l'identification des gestes altruistes ou non. Nous trouvons, derrière ces multiples comparaisons présentes dès le début du texte, l'exemplification même de ce constat. Le père, bien que lié de manière filiale à sa femme et à sa fille, agit de manière calculée, ses intentions étant purement financières et sociales, même au travers des gestes provenant de la banalité du quotidien tels que l'approvisionnement en nourriture ou en produits essentiels à la maisonnée : « M. Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. [...] Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille, et le paiement de leurs chaises à l'église [...] ¹¹²». En effet, ses gestes calculateurs sont mis en opposition immédiate avec la largeur de ses biens : « Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme ¹¹³».

Dans la maison, endroit représentatif des personnages mêmes, Grandet refuse obstinément tout confort :

Ce jour-là seulement [le premier jour de novembre] Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au trente et un mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps ni à ceux de l'automne. [...] Depuis longtemps, l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la Grande Nanon, de même qu'il distribuait dès le matin le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière¹¹⁴.

¹¹² *Ibid.*, p. 64.

¹¹³ *Ibid.*, p. 63.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 73.

Le confort devient plutôt un présent (que l'on offrira à la fête d'Eugénie par exemple) utilisé par Grandet pour se sentir valorisé dans son rôle de père, de mari et ensuite d'oncle. Ses motivations sont donc claires : il souhaite retirer une récompense de ces gestes bons en apparence, soit le respect et l'amour.

Cette antithèse crée alors l'amplification du caractère avare du personnage qui malgré sa capacité à répondre aux besoins de sa famille (autant de son frère et de son neveu que d'Eugénie et de sa mère) fait le choix éclairé d'empiler ses richesses pour un usage narcissique, soit celui d'admirer son succès, son pouvoir et son intelligence.

L'idée de choix derrière les actions de Félix Grandet est importante pour saisir l'absence de considération du père envers les autres individus de son entourage puisqu'il prend la décision consciente de refuser d'être bienveillant à leur égard. Selon la théorie de Batson, afin de réaliser un comportement altruiste, l'individu doit prendre conscience du besoin de l'autre et faire preuve de sollicitude empathique afin de mener à l'élimination du dit besoin, constatation qui est totalement impossible pour l'esprit de M. Grandet qui se limite aux questions d'ordre professionnel, prouvant encore une fois l'importance accordée à son savoir-faire plutôt qu'à son savoir-être.

Effectivement, le personnage narcissique n'arrive même pas à percevoir l'utilité réelle derrière les dons ou l'amabilité puisqu'il n'y trouve pas d'enrichissement à proprement parler à travers les gestes posés de manière altruiste. Grandet va même jusqu'à ridiculiser la sollicitude des femmes de maison, prouvant son absence totale de considération : « Ha ! Ha ! ces dames vous ont fait du feu [...]. En voilà bien d'une autre ! dit M. Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches ? Veux-tu bien remporter ta braise, Nanon ¹¹⁵ ». Son refus total du don prend également des tonalités hyperboliques, le père ne pouvant comprendre l'utilité de donner quoi que ce soit à son neveu : « Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage à cause de mon neveu ? ¹¹⁶ » Chaque geste bienveillant est considéré comme une perte, une dépense pour l'homme.

En fait, c'est autour de l'arrivée de Charles, le fils de son frère en faillite, que ce combat entre l'altruisme et l'égoïsme est à son paroxysme. Les réactions à l'égard de ce nouveau venu, l'individu dans le besoin au centre du paradigme de Batson, créent un clivage plus qu'important entre les caractères des personnages ainsi qu'entre les jugements du narrateur à leur égard. C'est autour de cet élément déclencheur que se déploie la joute morale mise de l'avant par Honoré de Balzac, et ce, dans le but bien précis de critiquer ces caractères absolus.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 116.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 126.

Le narrateur condamne continuellement l'avarice et l'absence de bonté chez le chef de famille en soupesant chacune des mentions positives à son égard avec un commentaire négatif ou une allusion à son incapacité de poser des gestes bienveillants envers sa famille. Tantôt on parlera du fait que « le bonhomme bégayait d'une manière fatigante ¹¹⁷», que ses mœurs étaient « faciles et molles ¹¹⁸», qu'il était un « terrible parent ¹¹⁹» tout cela en le nommant « l'avare ¹²⁰» ou « le vieux chien ¹²¹» à plusieurs reprises.

Le narrateur exposera également son jugement à l'aide de multiples commentaires prenant l'apparence de vérités générales, ce qui guide le lecteur à saisir l'idéologie partagée au sein du texte :

Les avares ne croient point à une vie à venir, le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire à miner la croyance d'une vie future sur laquelle l'édifice social est appuyé depuis dix-huit cents ans. [...] Arriver *per fas et nefas* au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, pétrifier son cœur et se macérer le corps en vue des possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyr de la vie en vue de biens éternels, est la pensée générale ! pensée d'ailleurs écrite partout jusque dans les lois, qui demandent au législateur : « Que payes-tu ? » au lieu de dire : « Que penses-tu ? »¹²².

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 64.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 66.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 64.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 146.

¹²¹ *Ibid.*, p. 171.

¹²² *Ibid.*, p. 159-160.

Ce commentaire prenant l'apparence d'une évaluation sociologique confirme le jugement du narrateur à l'égard de ces comportements, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la diégèse.

Le narrateur utilise également cette stratégie en mettant de l'avant des scènes où l'incohérence du monde des affaires et de l'argent est exposée au grand jour, cette démonstration servant alors de condamnation à l'égard de l'immoralité de cet univers. La discussion entre Grandet et Cruchot à propos de la faillite de son frère et des futures tactiques à réaliser pour récupérer le plus possible de cette mort sert adéquatement à parodier cette absence totale de moralité dans les échanges professionnels et personnels des personnages. De la même manière que dans la *Farce de Maître Pathelin*, Grandet bégaie pour obtenir ce qu'il veut, effet comique qui ridiculise le monde dans lequel baigne le protagoniste. Grandet se joue de ceux qui se moquent d'autrui, ce qui continue à insister sur l'ampleur de son caractère immoral et sur l'image que le narrateur souhaite montrer de lui : « Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et ne sais rien de ce que vou, vou, vous venez de dire ; il fau, fau, faut que j'é, j'é, j'étudie ççça¹²³ ».

De plus, le narrateur, en comparant les intentions des différents personnages face à de nombreux événements, met en relief les comportements des femmes de la maison. Par exemple, on oppose les émotions du père à l'égard de Charles en les rapprochant de celles de la mère ou d'Eugénie, ce qui crée un contraste entre les différentes motivations. À l'annonce

¹²³ *Ibid.*, p. 179.

de la mort de son frère, « Grandet n'[est] pas embarrassé [par la tristesse de Charles devant cette triste nouvelle], mais il éprouv[e] une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherch[e] des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle vérité ¹²⁴», soit celle de l'argent. Ainsi, le père ne pense pas aux besoins du jeune homme, mais plutôt (et encore une fois) aux siens.

Il est mort. Mais ce n'est rien, il y a quelque chose de plus grave. Il s'est brûlé la cervelle... [...] Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. [...] Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reprit Grandet à haute voix sans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te consoleras ; mais... [...] Il t'a ruiné, tu es sans argent¹²⁵.

Le jeune homme en pleurs face à cette annonce dénuée d'émotions et de sentiments oblige les jeunes femmes à pleurer de plus belle, tristes à l'idée que le fils se retrouve seul. L'oncle répondra alors d'un grand égoïsme qui résume son être et sa manière de penser :

Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille ; son père a fait faillite ; et, quand ce mirliflor aura pleuré son soûl, il décampera d'ici ; je ne veux pas qu'il révolutionne ma maison. [...] Faire faillite, reprit le père, c'est commettre l'action la plus déshonorante entre toutes celles qui peuvent déshonorer l'homme¹²⁶.

Ainsi, les valeurs prépondérantes chez Grandet, soit celles de la réussite, « le fait d'être performant au regard des normes culturelles dominantes, et d'obtenir ainsi l'approbation sociale ¹²⁷», et du pouvoir, caractérisé par « [le] statut social prestigieux, [le] contrôle des

¹²⁴ *Ibid.*, p. 146.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 147-148.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 149.

¹²⁷ S. H. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 933.

ressources et [la] domination des personnes ¹²⁸», sont continuellement activées, même lors de moments où la bienveillance et l'empathie semblent être de mises. Cette activation et cette proximité avec ces deux valeurs empêchent toutes motivations altruistes, celles-ci étant, comme le nomme Schwartz, indisponibles pour le personnage, n'empêchant toutefois pas absolument toute bonté de sa part. Le personnage est donc motivé par ce besoin de réussite financière et par le statut hiérarchique qui y est lié, ce qui guide par la suite ses évaluations des actions, des événements et des personnes qui l'entourent, et qui forment également sa vision de ce qu'est un homme d'honneur : « Les valeurs servent d'étalon ou de critères¹²⁹ ». Aux yeux de Félix Grandet, l'homme parvenu est celui qui obtient une reconnaissance sociale et qui « attein [t] ou [...] conserv[e] une position dominante à l'intérieur [de son] système social [...]»¹³⁰.

En effet, à certains moments, Grandet parvient à poser des gestes qui ont l'apparence du don. On peut par exemple penser à Nanon, servante grandement respectée de la famille Grandet, qui a été « recueillie par charité ¹³¹ » par celui-ci. Par contre — et c'est là que l'analyse de la narration prend tout son sens —, même ces moments de bienveillance sont exposés par le narrateur comme étant des gestes basés sur des intentions égoïstes. Par exemple, en parlant de la relation entre Nanon et Grandet, le narrateur utilise le terme pitié,

¹²⁸ *Idem.*

¹²⁹ *Ibid.*, p. 931.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 933.

¹³¹ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 76.

ce qui place le personnage féminin dans une situation d'infériorité : les gestes ont été posés dans une volonté de prise de conscience de sa propre supériorité.

Cette pitié placée au cœur de Grandet et prise tout en gré par la vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié d'avare, qui réveillait mille plaisirs au cœur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira pas aussi : Pauvre Nanon !¹³²

Cette horrible pitié dont parle le narrateur expose le jugement de celui-ci à l'égard de Grandet : même les gestes bienveillants en apparence lui sont refusés.

La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité. Il ne s'appuie que sur deux sentiments : l'amour-propre et l'intérêt ; mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme.¹³³

La fin de l'œuvre offre une confirmation également très intéressante de l'évaluation de l'égoïsme chez Grandet. En effet, bien que les personnages principaux, secondaires et tertiaires acceptent les actes du père tout au long de l'œuvre, on assiste, à la fin du récit, à un refus commun des actes du personnage, à une réalisation de son immoralité. Cela débute au moment où Grandet réalise qu'Eugénie s'est départie de toutes ses possessions. En fait, à ce moment, l'égoïsme montré (jusque-là) à l'intérieur du discours interne du père s'extériorise et est critiqué ouvertement par autrui, en partie en raison de la victime principale de ces actes : Eugénie. En colère, le père de la jeune fille refuse de répondre aux besoins essentiels de celle-ci, l'obligeant à rester dans sa chambre et à ne manger que du pain sec. Cette action entraînera

¹³² *Ibid.*, p. 76-77.

¹³³ *Ibid.*, p. 163-164.

alors un refus de la mère, de Nanon, mais également de la population de Saumur, qui condamne le comportement du père à l'endroit de sa fille : « La conduite de Grandet fut alors jugée très sévèrement. La ville entière le mit pour ainsi dire hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretés, et l'excommunia ¹³⁴». Pour ainsi dire, les habitants — tout comme le narrateur — choisissent, au moment où l'altruisme (Eugénie) est puni, de mettre à mal l'égoïsme.

Le coup final de cette évaluation est porté lors de la mort de la mère et du père. En effet, cette femme qui représente le sacrifice en soi meurt pour une raison bien précise : l'égoïsme de Grandet, ce qui constitue la condamnation évidente de l'avarice. Le père refuse l'aide de médecins en raison du coût de ceux-ci et refuse catégoriquement de se soumettre aux demandes de celle-ci : pardonner à Eugénie. Néanmoins, la mère meurt dignement, brillant par sa bonté :

Ce fut une mort digne de sa vie, une mort toute chrétienne ; n'est-ce pas dire sublime ? Au mois d'octobre 1822 éclatèrent particulièrement ses vertus, sa patience d'ange et son amour pour sa fille ; elle s'éteignit sans avoir laissé échapper la moindre plainte. Agneau sans tache, elle allait au ciel, et ne regrettait ici-bas que la douce compagne de sa froide vie, à laquelle ses derniers regards semblaient prédire mille maux. Elle tremblait de laisser cette brebis, blanche comme elle, seule au milieu d'un monde égoïste qui voulait lui arracher sa toison, ses trésors¹³⁵.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 243.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 258.

À l'opposé, cinq ans plus tard, le père meurt absorbé par l'or et par la peur d'être victime d'un vol, pris d'une angoisse et condamné à son avarice : « Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or ¹³⁶». Ainsi, dans la manière même d'opposer la mort des deux personnages situés aux deux extrêmes du paradigme de l'égoïsme et de l'altruisme, le narrateur dévoile cette volonté de mettre le don et la bienveillance sur un piédestal, l'altruisme devenant le signe d'une vie respectable et réussie et l'égoïsme celui d'une vie ratée.

2.2.2 Eugénie et sa mère

Dans la dernière partie, nous avons montré la condamnation du narrateur à l'égard des comportements égoïstes, ce qui nous permet désormais de montrer les évaluations inverses qui sont portées vers les comportements bienveillants et sur le caractère sacrificiel des deux femmes de la famille Grandet : Eugénie et sa mère. À la fin du roman, le narrateur résume l'idéologie qui transcende le texte complet en émettant un énoncé prenant l'aspect d'une vérité générale :

Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration : l'âme a besoin d'absorber les sentiments d'une autre âme, de les assimiler

¹³⁶ *Ibid.*, p. 263.

pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phénomène humain, point de vie au cœur, l'air lui manque alors, il souffre, et dépérit¹³⁷.

Ce passage rejoint la pensée des auteurs en psychologie sociale selon laquelle seule la réalisation d'actions tournées vers le bonheur d'autrui peut réellement causer l'élévation de l'âme humaine et c'est ce sur quoi le narrateur insiste ici, justifiant cette volonté de saluer, tout au long du texte, les comportements qui sont portés vers l'autre.

Effectivement, tout au long de l'œuvre, ces deux femmes confinées dans la maison Grandet sont mises de l'avant comme étant des êtres plus grands que nature, faisant preuve de bonté et de générosité sans limites. Isolées du monde extérieur, à l'exception de quelques visites à l'église, et dépourvues de toute connaissance des activités de Félix Grandet, celles-ci semblent être l'exemple même de l'absence de corruption sociale qu'engendre le désir de l'argent et de l'intérêt personnel. Ces deux personnages n'ont aucune conscience de la valeur de l'argent ni de son importance dans le monde : elles préfèrent faire le bien et c'est ce qui, au final, les motive tout au long de leur existence.

Comme énoncé dans le premier chapitre, Daniel Batson, dans *Altruism in humans*, définit l'altruisme comme étant « la perception des besoins des autres et le désir de combler ceux-ci. À ce moment, la possibilité de recevoir des gains personnels ne constitue pas l'objectif ultime des gestes posés par la personne, l'objectif premier est celui d'aider la

¹³⁷ *Ibid.*, p. 268.

personne dans le besoin ¹³⁸». C'est exactement ce phénomène qui est observé dans le texte à l'étude, ces deux femmes mettant au centre de leur existence le bien-être d'autrui, et plus particulièrement, le bien-être de leur mari ou amant grâce à la suppression de leurs plus grands besoins. En fait, l'altruisme dont font preuve Eugénie et sa mère se transforme parfois en don sacrificiel guidé par une croyance profonde en la charité chrétienne, les personnages mettant de côté leur propre survie et ne voulant rien pour elles-mêmes.

Par exemple, dès l'arrivée du cousin à l'intérieur de la demeure, Eugénie s'empresse de répondre à tous les besoins de celui-ci, lui retirant toute possibilité d'affliction :

Si elle avait été questionnée par un confesseur habile, elle lui eut sans doute avoué [...] qu'elle était travaillée par un poignant désir d'inspecter la chambre de son cousin, pour y placer quoi que ce fut, pour obvier à un oubli, pour y tout prévoir, afin de la rendre autant que possible élégante et propre. Eugénie se croyait déjà seule capable de comprendre les goûts et les idées de son cousin. En effet, elle arriva fort heureusement pour prouver à sa mère et à Nanon, qui revenaient pensant avoir tout fait que tout était à faire¹³⁹.

Ce sentiment qui l'habite n'est, en aucun cas, influencé par une motivation égoïste, car la jeune fille n'attend nulle réciprocité amoureuse de son cousin, l'aidant plutôt à rejoindre la femme qu'il aime : « Pauvre Charles, j'ai bien fait de lire ! J'ai de l'or, je le lui donnerai ¹⁴⁰ ». Le narrateur jugera d'ailleurs cette intention à de multiples reprises comme

¹³⁸ C. D. BATSON, *op. cit.*, p.20. Traduction libre du passage suivant : [the] perception of need, other-oriented emotion, and a goal-directed desire to remove the need [and that when] [...] all plausible self-benefits of helping are not the ultimate goal is to benefit the person in need.

¹³⁹ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 99-100.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 189.

une triste naïveté, prenant presque en pitié l'extrême bonté de la jeune fille. Cette dévalorisation du comportement des deux femmes par le narrateur constitue une obsession chez Balzac qui, dans l'entièreté de la *Comédie humaine*, condamne continuellement « toute passion lorsqu'elle devient absolue, désordonnée, lorsqu'elle n'est plus contenue par rien ¹⁴¹» :

Elle le justifiait ! [...] Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour dès qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour. Elles y marchent entourées de la céleste lumière que leur âme projette, et qui rejaillit en rayons sur leur amant ; elles le colorent des feux de leur propre sentiment et lui prêtent leurs belles pensées. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien, ou de sa confiance dans le vrai. Pour Eugénie, ces mots : « Ma chère Annette, ma bien-aimée » lui résonnaient au cœur comme le plus joli langage de l'amour et lui caressaient l'âme [...] ¹⁴².

Eugénie ne cherche pas à posséder Charles, elle est plutôt influencée par un amour filial, une joie vécue par la simple existence de l'autre avec qui un lien durable est entretenu, soit celui de la famille et de l'amitié. Elle ressent un bonheur et un épanouissement à l'idée de pouvoir lui venir en aide, ce qui n'empêche aucunement ses motivations d'être tournées vers autrui en premier lieu. Cette compassion qu'elle porte à son cousin et qui prend l'aspect d'un grand nombre de services et de dons est présentée comme une volonté de « libère [r] de la souffrance et de ses causes ¹⁴³ » son cousin endeuillé et malheureux à l'idée d'être sans père et sans fortune : « Elle éprouva un besoin passionné de faire quelque chose pour lui : quoi ? elle n'en savait rien. Naïve et vraie, elle se laissait aller à sa nature angélique sans se défier

¹⁴¹ F. MARCEAU, *Balzac et son monde*, *op. cit.*, p. 318.

¹⁴² *Ibid.*, p. 191-192.

¹⁴³ M. RICARD, *op. cit.*, p.34.

ni de ses impressions ni de ses sentiments ¹⁴⁴». Son comportement altruiste n'est pas réfléchi de quelconque manière, mais semble plutôt être naturel et spontané.

D'ailleurs, ce rapport à la charité et au don de soi est lié à la religion chrétienne qui est au centre de la vie de ces femmes. En effet, ce caractère inconditionnel de leur amour peut être mis en relation avec l'Agapè, amour souvent traduit par la charité chrétienne. Ce caractère inconditionnel est fondamental dans l'œuvre de Balzac, la mère et la fille étant prêtes à tout pour aider autrui, malgré les dispositions égoïstes des gens dans le besoin. La religion chrétienne influence donc le comportement charitable des deux femmes Grandet et est incarnée par la mère qui est continuellement comparée à une sainte : « [...] la charité chrétienne n'ordonnait-elle pas de le consoler ? Ces deux femmes puisèrent dans la religion bon nombre de petits sophismes pour se justifier leurs déportements ¹⁴⁵ ». Avant même l'arrivée des souffrances de Charles, les personnages féminins sont donc guidés par des motifs normocentriques, soit les valeurs liées à leurs convictions religieuses. La mère, assurant la même éducation chrétienne à sa fille, voit dans l'accès à un paradis après la mort, la nécessité d'être charitable et bienveillante pour tous. Ainsi, qu'importe pour les femmes Grandet de ne rien recevoir en retour ou même d'être ignorées et soumises puisqu'elles n'espèrent que la délivrance de cette vie :

D'autres femmes baissent la tête et souffrent en silence ; elles vont mourantes et résignées, pleurant et pardonnant, priant et se souvenant jusqu'au dernier soupir. Ceci est de l'amour, l'amour vrai, l'amour des anges, l'amour fier qui vit de sa douleur et

¹⁴⁴ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 124-125.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 166.

qui en meurt. [...] [Eugénie] n'avait plus qu'à déployer ses ailes, tendre au ciel, et vivre en prières jusqu'au jour de sa délivrance¹⁴⁶.

Eugénie, tout comme sa mère, tombe dans une certaine abnégation totale d'elle-même. Elle est prête à sacrifier son bonheur et la poursuite de son existence, allant même jusqu'à marier un homme qu'elle ne désire point pour venir en aide à son cousin. Ce dévouement aux autres mène donc les deux personnages à placer au centre de leur existence ce respect de la charité et des autres, et ce, de manière inconditionnelle. L'accès au paradis n'est qu'une récompense collatérale liée à leur croyance religieuse, à un motif axiologique (une idée de la justice et du caractère sacré de la vie humaine) qui exige d'elles une bienveillance constante. Madame Grandet et Eugénie deviennent alors des figures du sacrifice et de l'amour altruiste et n'attendent aucune gratification, leurs actions étant le fruit d'une profonde vision de ce qui est le bien.

À la fin du roman, le curé de la paroisse de Saumur, agissant comme un acteur central du foyer normatif qu'est l'église et comme un évaluateur puissant au sein de la diégèse, évalue d'ailleurs positivement ce que représente Eugénie : « Vous aimez trop sincèrement Dieu pour ne pas faire votre salut au milieu du monde, dont vous êtes un des plus beaux ornements, et auquel vous donnez de saints exemples¹⁴⁷ ». À la vue de ce commentaire, il est

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 284.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 286.

possible de constater l'élévation du personnage éponyme, ceci étant confirmé par un agent prescriptif important.

Par contre, comme nous l'avons énoncé plus tôt, la pertinence de l'évaluation des actes des deux femmes par le narrateur réside en grande partie dans la différenciation et la comparaison qui sont effectuées entre les personnages masculins et féminins. Plus tôt, nous avons montré que le narrateur décrit le père comme un animal, un être avare et mauvais. Dans le cas d'Eugénie, nous assistons à l'effet contraire. Effectivement, le narrateur décrit Eugénie, tout au long de l'œuvre, à l'aide de termes mélioratifs, et ce, autant pour décrire son aspect physique que sa personnalité :

Telle était la pensée d'Eugénie, pensée humble et fertile en souffrances. La pauvre fille ne se rendait pas justice [...]. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses ; mais elle était belle de cette beauté si facile à méconnaître, et dont s'éprennent seulement les artistes. Le peintre qui cherche ici-bas un type à la céleste pureté de Marie, qui demande à toute la nature féminine ces yeux modestement fiers devinés par Raphaël, ces lignes vierges souvent dues aux hasards de la conception, mais qu'une vie chrétienne et pudique peut seule conserver ou faire acquérir ; ce peintre amoureux d'un si rare modèle, eut trouvé tout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore ; il eût vu sous un front calme un monde d'amour ; et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupières, le je ne sais quoi divin¹⁴⁸.

Cette description romantique de la jeune femme la place dans une situation de divinité en comparaison avec le père qui est montré de manière à susciter une réaction négative à son égard. Par ailleurs, cette description nous mène à entrevoir un certain lien entre la féminité

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 123.

(observée de manière idyllique) et le don de soi. Tout au long du texte, le narrateur inscrit une démarcation claire et nette entre les dispositions des hommes et des femmes présents dans le texte. Selon le narrateur, le caractère charitable et bienveillant est directement lié aux dispositions de genre, croyance qu'il répète à plusieurs occasions sous la forme de vérités générales : « Sentir, aimer, souffrir, se dévouer, sera toujours le texte de la vie des femmes ¹⁴⁹ ». En se replaçant dans le contexte du XIX^e siècle à l'intérieur duquel la diégèse prend place, il est possible de se rappeler que l'éducation des enfants et des êtres vulnérables est en grande majorité reconduite par la mère ou par toute femme pouvant se substituer au rôle maternel. Ainsi, cette inclination à prendre soin de l'autre est considérée « naturelle » pour la femme qui est placée dans un rôle de bienveillante et d'aidante au cours de son éducation sociale. D'ailleurs, selon les théories ou philosophies du *care* prenant leur origine dans différentes expérimentations en psychologie sociale, les critères de décisions morales diffèreraient selon le genre : « [Les hommes] privilégient une logique de calcul et la référence aux droits, les femmes préfèrent la valeur de la relation, s'orientant d'après ce qui peut conforter les relations interpersonnelles, développer des interactions sociales ¹⁵⁰ ». Les femmes sont donc généralement plus portées à prendre soin d'autrui et à se soucier des rapports avec ceux-ci, ce caractère faisant partie de leur « nature », pourtant socialement construite. C'est exactement ce phénomène qui est mis de l'avant à l'intérieur du roman. Nanon, Eugénie et madame Grandet sont continuellement dépeintes comme venant en aide

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 223.

¹⁵⁰ Agata ZIELINSKI, « L'éthique du care », *Une nouvelle façon de prendre soin*, vol. 413, n° 12 (2010), p. 631, dans *CAIRN*, <https://doi.org/10.3917/etu.4136.0631>.

aux personnages masculins ou effectuant toutes les tâches liées au rôle de mère qu'elles le soient véritablement ou non :

Elle regarda Charles, lui prit doucement la tête, la posa sur le dos du fauteuil, et il se laissa faire comme un enfant qui, même en dormant, connaît encore sa mère et reçoit, sans s'éveiller, ses soins et ses baisers. Comme une mère Eugénie releva la main pendante, et, comme une mère, elle baisa doucement les cheveux¹⁵¹.

Cette comparaison avec la mère est très significative, celle-ci permettant d'illustrer l'instinct maternel qui guidera par la suite toutes les actions bienveillantes d'Eugénie. D'une certaine manière, les femmes du texte répondent aux interpellations du genre féminin dictées dès leur naissance, ce qui les positionne dans une situation où il s'agit de leur devoir de venir en aide. Le narrateur insiste d'ailleurs maintes fois sur la propension de l'homme à se laisser guider vers la fortune et l'épanouissement social en posant plusieurs jugements sur l'avarice, caractère commun aux hommes selon lui.

La comparaison entre le père et la fille est donc continuellement présente, les deux protagonistes étant mis dans des positions contradictoires dans leur identité même et dans leurs motivations, ce qui permet d'insister alors sur l'ampleur de la bonté d'Eugénie : « Ainsi le père et la fille avaient compté chacun leur fortune : lui pour aller vendre son or ; Eugénie pour jeter le sien dans un océan d'affection ¹⁵²».

¹⁵¹ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 188.

¹⁵² *Ibid.*, p. 198.

Finalement, l'excipit du roman confirme ce respect qui est collectivement attribué à Eugénie et, du même coup, la victoire morale de l'altruisme à l'intérieur du récit. Comme le dit Hamon

la fin du roman est le lieu privilégié qui par rétroaction donne sa signification, donc sa « valeur », au système entier du texte, le point où se pose finalement bons et méchants, héros et secondaire, etc., le point où est sanctionnée [...] la valeur des personnages et la réussite ou le ratage de leur action¹⁵³.

Centrée sur Eugénie, la fin du roman semble la poser comme le réel pilier de la famille Grandet, celle-ci étant la seule qui soit restée. À ce dernier moment, Eugénie, après avoir été ouvertement manipulée par Charles, se tient droite, prête à accepter ce dernier sacrifice dans un paroxysme du don de soi. Elle accepte et prend conscience de l'abnégation totale dont elle doit faire preuve pour permettre aux autres de mener une vie grandiose, ce qui sera acclamé par les derniers mots du narrateur :

La main de cette femme panse les plaies secrètes de toutes les familles. Eugénie marche au ciel accompagnée d'un cortège de bienfaits. La grandeur de son âme amoindrit les petitesse de son éducation et les coutumes de sa vie première. Telle est l'histoire de cette femme qui n'est pas du monde au milieu du monde, qui faite pour être magnifiquement épouse et mère, n'a ni mari, ni enfants, ni famille¹⁵⁴.

Ainsi, le livre ayant débuté par la description de l'avarice de Grandet et se refermant sur l'envergure des choix pieux d'Eugénie semble montrer qu'au final, la bonté est ce qui distingue le personnage éponyme, ce qui permet de l'élever au statut d'héroïne.

¹⁵³ P. HAMON, *op. cit.*, p.205.

¹⁵⁴ H. DE BALZAC, *Eugénie Grandet*, *op. cit.*, p. 298.

2.2.3 Charles

Bien qu'il soit moins question de Charles au sein de l'œuvre et que ce personnage brille par son absence, l'analyse de ce jeune homme tiraillé reste intéressante pour notre propos. En fait, l'intérêt de ce jeune cousin sans parents réside dans ce qu'il représente plus foncièrement, soit le conflit entre les valeurs villageoises et parisiennes. On constate en Charles une représentation même de l'effet urbain sur les jeunes personnages balzaciens. En effet, le personnage ne peut être mis dans une case aussi claire que les autres, car ses motivations et intentions changent selon son statut géographique, ce qui semble très pertinent pour l'analyse de personnages semblables (Rastignac ou Lucien de Rubempré, par exemple). Lors de sa présence à Saumur, le jeune homme est habité par une inexpérience, une naïveté qui limite la présence de motivations égoïstes : « Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer les maximes de la morale parisienne, et jusqu'à ce jour il était beau d'inexpérience ¹⁵⁵ ». Il parvient alors à ressentir de réelles émotions pour Eugénie, à entrevoir même la beauté d'une vie simple, sans artifices et à foncièrement vouloir le bien de cette nouvelle famille. Toutefois, comme le narrateur le montre à de multiples reprises, celui-ci ne peut être à l'abri du mal, le jeune homme provenant de ce milieu où règne l'intérêt :

Il était dominé par l'idée de reparaitre à Paris dans tout l'éclat d'une haute fortune, et de ressaisir une position plus brillante encore que celle d'où il était tombé. [...] Il n'eut plus de notions fixes sur le juste et l'injuste, en voyant taxer de crime dans un pays ce

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 194.

qui était vertu dans un autre. Au contact perpétuel des intérêts son cœur se refroidit, se contracta, se dessécha. [...] Charles devint dur, âpre à la curée¹⁵⁶.

Ainsi, le personnage masculin devient cette représentation égoïste du soi pour soi et sera donc, comme son oncle, durement condamné et humilié par le narrateur qui se moque du moindre de ses gestes : « Charles, après avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, descendit enfin. Heureusement, il n'était encore que onze heures. Le Parisien ! Il avait mis autant de coquetterie à sa toilette que s'il se fût trouvé au château de la noble dame qui voyageait en Écosse ¹⁵⁷ ». Ce surnom, « le Parisien », comporte une connotation négative. On remarque une volonté de le diminuer, et ce, en partie en raison du fait que celui-ci profite des dons continuels d'Eugénie dans le but de parvenir à une échelle socialement élevée. Or, il est intéressant de constater que son élévation sociale est inversement proportionnelle à ses qualités morales et à son potentiel de héros.

Conclusion

En conclusion, avare, malhonnête et guidé par l'amour de l'argent et du statut social, le personnage de Félix Grandet, tout comme celui de Charles, apparaît comme un élément antithétique aux personnages altruistes. Bien que les personnages aux motivations économiques soient nombreux et grandement influents à l'intérieur de l'œuvre, l'altruisme

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 273.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 138.

parvient à se faire une place prédominante au sein du roman à l'aide du personnage d'Eugénie principalement. La bonté de cette jeune fille ainsi que la charité dont fait preuve sa mère permettent d'équilibrer et même de surpasser les agissements égoïstes du père et du cousin. Les évaluations du narrateur et l'analyse des personnages permettent de voir la critique persistante des ambitions sociales tournées vers le désir de l'argent et de l'intérêt personnel. Cette évaluation péjorative de l'égoïsme nous mène à voir dans l'œuvre de Balzac un éloge de l'altruisme, celui-ci étant tout ce qui, à la fin, persiste. Bref, l'analyse de ces personnages situés aux deux extrêmes de l'égoïsme et de l'altruisme nous servira maintenant à comprendre des individus plus complexes représentés dans le deuxième texte à l'étude : *Le Père Goriot*.

CHAPITRE TROIS

LE PÈRE GORIOT, L'ALTRUISME DANS UN UNIVERS ÉGOÏSTE

Le Père Goriot, « centre nerveux de *La Comédie humaine* ¹⁵⁸», est un roman des Scènes de la vie privée mettant en scène la montée d'Eugène de Rastignac au sein de la société parisienne. Jeune homme originaire d'Angoulême, Rastignac, à son arrivée à Paris, rejoint la pension Vauquer où il y rencontrera des personnages aux allures manichéennes tels que monsieur Vautrin et le père Goriot qui, à leur manière, influenceront les actions et motivations du garçon de province en représentant les pôles opposés de l'échelle morale de l'œuvre, « les personnages secondaires rest [a] nt en général davantage "fixés" dans des univers moraux plus fermement orientés et dans des milieux qui ne communiquent pas les uns aux autres ¹⁵⁹ ». Initialement aux prises avec le simple désir de réussir ses études de droit, Rastignac sera rapidement confronté à diverses tentations liées à la vie bourgeoise et surtout au désir d'avancement au sein de la société : l'argent, le pouvoir, les femmes et la mondanité. Toutefois, cette nouvelle ambition de la recherche d'une « raison sociale ¹⁶⁰ » du protagoniste, le mène dans un débat moral complexe où ses valeurs familiales, son désir de parvenir, son

¹⁵⁸ Félicien MARCEAU dans H. DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p.9.

¹⁵⁹ P. HAMON, *op. cit.*, p.199.

¹⁶⁰ F. MARCEAU dans H. DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p.13.

respect pour Goriot et sa vulnérabilité sont en continuelle contradiction, l'obligeant à redéfinir sans cesse les actions à poser et les décisions à prendre, sa morale se retrouvant alors mouvementée¹⁶¹, « le personnage principal [...] évoluant d'un système moral à un autre ¹⁶²».

Ainsi, à la lumière de cette complexité des diverses réflexions de ce jeune homme ambitieux, le milieu moral où évoluent les personnages ne peut être divisé aussi simplement que dans *Eugénie Grandet*, et ce, en raison de la multiplicité des intentions et des motivations des personnages qui se modifient devant différentes situations :

Pour beaucoup, cette particularisation tient à ce que le personnage n'est jamais figé, il est un acteur à part entière que l'on voit à l'œuvre et qui se comporte de telle ou telle façon en fonction de lui-même, mais aussi de ses partenaires et des circonstances. Pris dans un réseau intense de relations, toujours en scène à quelque titre, il doit affronter les autres s'il ne veut pas se laisser engloutir¹⁶³.

Le Père Goriot, ancien vermicellier ayant travaillé d'arrache-pied pour amasser une grande fortune pour sa famille, a deux filles qu'il adore et qu'il soutient financièrement. Par contre, à la suite du mariage de Delphine et d'Anastasie, ses deux filles, celles-ci choisissent de le délaisser afin de vivre la vie parisienne et toutes les fantaisies qui y sont liées. Prêt à tout pour plaire à ses filles et pour que celles-ci aient accès à tout ce dont elles ont besoin, le Père Goriot se met à dépenser son argent sans compter, ce qui l'isole de plus en plus : ses

¹⁶¹ P. HAMON, *op. cit.*, p. 197.

¹⁶² *Idem.*

¹⁶³ Justin K. BISANSWA, « Vers quelle histoire africaine », *Afrique contemporaine*, vol. 1, n° 241 (2012), p.87.

filles le délaissent, ses amis le trahissent et il meurt oublié au dernier étage de la pension Vauquer. Toutefois, malgré sa descente sociale, le père s'élève, tout au long de la diégèse, dans l'échelle morale, brillant par sa bonté, sa dévotion et sa bienveillance pour autrui, devenant le représentant de la paternité sacrificielle, « le Christ de la Paternité ¹⁶⁴».

Le Père Goriot, étant au centre du travail de Balzac, comporte donc une pertinence sans pareil pour l'analyse du comportement et des motivations des personnages puisque ceux-ci ont une profondeur liée à leur retour dans plusieurs autres ouvrages par la suite, leur débordement du roman ¹⁶⁵ à proprement parler (*Illusions perdues*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *La Cousine Bette*, etc.).

Comparons à cet égard avec Eugénie Grandet qui, par une loi singulière, est souvent le premier Balzac qu'on lise. Roman fermé, clos, étouffé, où presque tout d'ailleurs se passe à l'intérieur d'une seule maison [...]. Au contraire, le Père Goriot est un roman ouvert, un roman-carrefour, où partout s'amorcent d'autres routes, s'ouvrent d'autres perspectives sur le reste de La Comédie humaine ¹⁶⁶.

Bref, pour l'analyse de cette œuvre, nous utiliserons les mêmes outils rhétoriques que dans le deuxième chapitre, la narration étant partie prenante du discours sur la moralité dans l'œuvre. Nous tenterons également de faire un portrait complet des intentions et des motivations des personnages importants de l'œuvre qui évoluent dans *La Comédie humaine* : Rastignac, Vautrin et Goriot.

¹⁶⁴ H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, op. cit., p. 282.

¹⁶⁵ P. HAMON, op. cit., p. 87.

¹⁶⁶ F. MARCEAU dans H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, op. cit., p.7.

3.1 Analyse sociologique du texte

3.1.1 Analyse du titre

En premier lieu, le roman d'Honoré de Balzac présente des éléments métatextuels assez considérables du point de vue idéologique. Ainsi avant même d'entreprendre la lecture du texte lui-même, l'avant-propos de la *Comédie humaine* parvient à nous éclairer sur la posture sociale que prend le roman, mais surtout sur les objectifs critiques derrière une telle écriture. Toutefois, bien que Balzac souhaite aborder la dépravation des personnages dans son projet littéraire, son regard sur l'être humain se voit un peu plus nuancé ; il condamne la pensée de Rousseau croyant que l'homme devient mauvais lors de son entrée en société et penche plutôt vers une critique des politiques de la Restauration qui, selon lui, mènent inévitablement à la loi des intérêts personnels : « [...] je repousse l'Élection prise comme unique moyen social [...] L'Élection étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle la loi ¹⁶⁷ ». Ainsi, les personnages, tout comme les citoyens français de l'époque, se voient jetés, selon l'auteur de la *Comédie humaine*, dans un borborygme moral où la seule façon de s'en sortir est de ne penser qu'à soi et à sa possibilité de parvenir. Devant les bouleversements sociopolitiques et économiques en cours durant la Monarchie de Juillet, étant synonyme de la déchéance de

¹⁶⁷ H. DE BALZAC, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 13.

l'aristocratie, il s'agit pour Balzac de démontrer le danger lié au nouveau carburant de ce monde : l'argent qui peut désormais aller jusqu'à acheter un rang, un titre et le pouvoir qui ne se transmet plus par le sang¹⁶⁸.

À la lumière du titre de l'œuvre de Balzac, il est également possible d'émettre un constat important quant à l'idéologie dominante du texte et à sa posture. En effet, en mettant le nom de Goriot, ce personnage appauvri et malade, dans le titre du roman — celui-ci n'apparaissant pas comme personnage principal du texte et n'ayant, au premier regard, qu'une posture inférieure dans le déroulement de l'histoire en vie parisienne — Balzac émet un choix important quant à la moralité régissant le texte. En effet, bien que le Père Goriot semble n'avoir aucun pouvoir réel dans la diégèse, celui-ci étant victime d'abus de la part de ses filles, se faisant effacer par sa propre famille et projetant une image de soi qui s'approche davantage de la victime que du sauveur — « [...] le pauvre père Goriot¹⁶⁹ », « Le pauvre vieillard [...] »¹⁷⁰ — Balzac admet son rôle moral et symbolique dans un univers dominé par l'égoïsme. En fait, le personnage du Père Goriot est le seul être du roman à admettre l'amour et la famille comme entités primordiales de son existence. Pour le simple amour de ses filles, cet homme met de côté son confort et sa sécurité, ce qui, malgré ses efforts et la tristesse de Rastignac, ne le mène qu'à une mort solitaire et désolante. Ainsi, ce personnage est aux prises avec de pures motivations altruistes — celui-ci souhaitant maximiser le bien-être de ses

¹⁶⁸ Antoine LOUVARD, « Comment Balzac explique (encore) notre société », *Marianne*, n° 955 (2015), <https://www.marianne.net/culture/comment-balzac-explique-encore-notre-societe-0>.

¹⁶⁹ H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 83.

¹⁷⁰ *Idem*.

descendantes plutôt que sa propre survie, faisant preuve d'une grande bonté et d'une fraternité touchante —, et ce, bien que ses actions soient également posées dans un objectif de taire sa propre peine et de se rapprocher de ses deux jeunes filles qui, de leur côté, font preuve d'un individualisme et d'un narcissisme choquants.

En effet, tel qu'énoncé dans notre approche théorique, l'altruisme ne ferme aucunement la porte à une quelconque recherche du bien personnel, mais admet plutôt la pluralité des motivations, n'enlevant ainsi aucune profondeur à la bienveillance de Goriot. Alors, en posant le nom de ce père comme titre du texte, Goriot devient, dès le premier coup d'œil du lecteur sur l'objet-livre, le référent moral de l'œuvre :

Tout le roman semble ainsi se construire sur la nécessité pour Goriot d'aimer le plus fort le plus longtemps possible ses enfants [...]. Bien qu'il ait déjà obtenu plusieurs fois la preuve de leur désintéret et détachement filial envers lui, son être semble totalement, et jusqu'à la mort, se fonder sur cette noble et entière mission, laquelle est d'autant plus vertueuse qu'elle est méconnue de la société, puisqu'il la mène avec humilité et discrétion¹⁷¹.

Cette humilité dont fait preuve le Père Goriot est également une composante prédominante de l'altruisme selon Batson, car « l'humble est naturellement tourné vers les autres et est attentif à leur bien-être ¹⁷² ». Cette humilité permet à Goriot de banaliser les gestes portés à son égard et de poursuivre sa quête du bien.

¹⁷¹ S. GOUTAS, *op. cit.*, p. 99.

¹⁷² S. H. SCHWARTZ, *op. cit.*, p.379.

La lecture du texte s'entame alors sous le regard régulateur du narrateur et du héros, ce qui ne peut qu'influencer les futures évaluations des lecteurs envers les actions individualistes des autres personnages. Les lecteurs ont inévitablement des attentes envers ce saint dont le regard et les jugements sur les actions des différents acteurs (ce regard agit plus particulièrement sur Rastignac) semblent planés tout au long de l'œuvre, agissant comme un rappel de l'ambivalence constante entre l'appel des gestes altruistes et l'intérêt personnel. Les lecteurs se rallient alors à cette rhétorique et sont devant l'obligation morale de suivre le pacte de lecture renforcé dans l'incipit de l'œuvre en se transformant eux-mêmes en critique de l'égoïsme ambiant qui s'oppose aux actions de cet être bon : le Père Goriot.

De plus, en lui collant le titre de « Père », Goriot devient une victime sacrificielle de l'amour, une image sainte qui parvient à mettre en opposition les valeurs de l'ancien régime et le mal lié à l'argent. L'auteur admet le Père Goriot en tant que réel maître de la joute morale dans un univers où ses actions sont pourtant minimisées par des êtres aux motivations discutables. Cette contradiction permet alors de condamner les gestes liés à l'intérêt et à l'argent, et permet de faire briller le bien à l'intérieur de cette société de la Restauration. Cet éclairage valorisant les comportements altruistes débute par cette élévation d'un personnage particulier. Ce père qui devrait agir comme posture d'autorité et dont l'individualité et l'importance sont reconnues par l'écrivain est pourtant relégué au dernier rang, surplombé par ses filles qui s'élèvent au-dessus de lui grâce à l'argent et au statut social. Ainsi, le titre

permet d'observer un renversement important : les valeurs humanistes sont mises à terre ; la famille perd de son sens et de son importance.

Au final, Balzac érige le Père Goriot comme seul être moral : celui qui est placé au statut d'être suprême par sa bonté, ses gestes fraternels et son désir de venir en aide aux gens qu'il aime ne peut aspirer qu'à une vie douloureuse, loin du monde et amer, tandis que les membres de la société en accord avec les exigences pécuniaires en place réussissent à se tailler une position de choix. Toutefois, il ne s'agit pas de refuser le modèle proposé par Goriot puisque les victoires obtenues par les personnages arrivistes semblent, aux yeux du narrateur, être d'une importance moindre, entre autres en raison de leur nature éphémère. En fait, Balzac critique ici l'absurdité des passions menées à l'extrême et non la valeur morale de l'altruisme. Plus loin dans ce chapitre, nous exemplifierons cette variation d'importance par la diminution d'intérêt du narrateur envers les personnages qui réussissent à faire leur place au sein de la société parisienne.

3.1.2 Analyse de l'incipit

L'incipit du roman *Le Père Goriot* agit également comme lieu de l'intensification du sujet avec le social. En effet, dès les premières pages de l'ouvrage, « la société est là, qui campe dans ces deux lieux éminemment sociaux : un salon, celui de Mme de Beauséant : une

salle à manger, celle de la Pension Vauquer¹⁷³». Le texte débute, comme on le sait, par la célèbre description de la pension bourgeoise où Rastignac réside lors de son arrivée dans l'univers parisien ; elle s'attarde également aux personnages qui y habitent. En effet, l'incipit du texte à l'étude constitue une description réaliste qui permet aux lecteurs de se situer dans le contexte spatio-temporel de l'époque mise en scène.

Tout d'abord, l'auteur apporte des précisions spatiales et géographiques de la ville parisienne, en utilisant un point de vue en plongée. Cette rhétorique du réalisme qui permet aux lecteurs de se situer dans le contexte spatio-temporel de l'époque illustre la suprématie du narrateur sur l'histoire qu'il choisit de raconter. De plus, à l'aide de l'énumération précise des noms réels des rues et des quartiers connus de Paris, Balzac parvient à établir la vraisemblance de cette joute morale et tente de convaincre, dès le début du roman, son lectorat : toutes ces preuves extratechniques¹⁷⁴ (atechnai) dictées sous forme d'enthymèmes¹⁷⁵ — parviennent à convaincre le lecteur de ses connaissances qui semblent illimitées ; le lecteur est amené à le croire sur parole, et ce, tout au long de l'œuvre. De plus, Balzac apporte d'importantes précisions temporelles qui permettent de resserrer le cadre de l'histoire et qui lui procurent une réalité pessimiste : « Néanmoins, en 1819, époque à laquelle

¹⁷³ F. MARCEAU dans H. DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p.10.

¹⁷⁴ ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Éditions Flammarion, coll. : Philosophie, 2007, p.125.

Les preuves extratechniques (atechnai) sont les preuves qui proviennent, par exemple, des témoignages, des aveux, des lois, des contrats ou des opinions. Ces preuves proviennent d'une source extérieure au narrateur. « J'appelle non technique tout ce qui n'est pas fourni par nous, mais existait préalablement, comme les témoins, les dépositions obtenues sous la torture, les engagements écrits, etc. [...] ».

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 133. L'enthymème est un syllogisme tronqué fondé sur le probable. « Les enthymèmes se tir[e]nt des vraisemblances et des signes [...] ». L'enthymème se fonde donc sur des prémisses généralement admises par le lecteur.

ce drame commence [...] ¹⁷⁶». Il ne s'agit pas seulement de raconter une histoire de famille désolante, mais bien d'y intégrer l'Histoire de toute une société qui réagit aux bouleversements de la Révolution française.

D'ailleurs cette citation de l'incipit propose un aperçu aux lecteurs qui, dès la lecture de ce passage, entrevoient la fatalité des personnages qui font leur entrée dans ce milieu social ; tout semble subir une descente, une chute qui n'épargne absolument personne :

Cette pension, connue sous le nom de la Maison Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance n'ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit lui faire une bien maigre pension. ¹⁷⁷.

Ainsi, dès le début de l'œuvre, les personnages présentés sont situés dans une phase de séparation par rapport aux normes et aux conditions sociales de l'Ancien régime où ils pouvaient se sentir en communion avec l'univers social en place :

C'est ainsi pour madame Vauquer, qui a perdu son rang, pour « la jeune fille pauvre » [...] qui n'a pas été reconnue par son père millionnaire, et pour le jeune homme [...] Eugène de Rastignac, dont la particule ne préjuge en rien de la fortune, comme l'indique ici son statut présenté par anticipation. On le voit, les lignes de filiation sont toutes interrompues (par la descendance ruinée de madame Vauquer, par la mort du père pour Victorine, par la volonté — l'histoire nous l'apprendra — de couper avec le sien et avec la province pour Rastignac). Ce nouveau siècle, héritier d'une Révolution qui a coupé la tête du roi, coupe,

¹⁷⁶ H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁷⁷ *Idem.*

ainsi que ce début de roman le laisse voir en creux, avec la métrique biologique de l'Ancien régime, mais pas seulement¹⁷⁸.

L'incipit permet donc de montrer clairement la dévalorisation qui s'opère chez tous les personnages en place, chez tous les membres de cette société de la Restauration. Toutefois, ce constat ne se limite pas à cette simple pension. Effectivement, Balzac ne se concentre pas seulement sur l'intérieur de la pension, mais insiste également sur la place de la pension dans l'espace, soit dans la ville de Paris. Cette misère de la pension n'a donc absolument rien d'unique, mais se propage à tout le cercle parisien que l'on compare à « une vallée remplie de souffrances réelles et de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée ¹⁷⁹». En s'écartant de la pension, la descente se poursuit à plusieurs niveaux.

Au deuxième paragraphe, on montre la situation géographique de la pension bourgeoise, placée dans une « pente si brusque ¹⁸⁰» à l'intérieur d'un quartier qui mène inévitablement à la noirceur : « de marche en marche, le jour diminue se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ¹⁸¹». Cette importante dénivellation comporte une symbolique significative, elle parvient à désacraliser l'élévation du promeneur urbain du

¹⁷⁸ Véronique CNOCKAERT, « Quelques lignes « intra muros et extra » », *Captures*, vol. 2, n°2 (2017), <http://revuecaptures.org/article-dune-publication/quelques-lignes-«-intra-muros-et-extra%C2%A0>.

¹⁷⁹ H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 22.

¹⁸⁰ *Idem.*

¹⁸¹ *Idem.*

XIX^e siècle qui, en même temps que d'approcher la pension dans ce quartier à la verticale, rencontre la déchéance sociale et la misère humaine. Ce voyage vers le bas de la ville effectué par le voyageur peut également représenter l'œuvre dans sa totalité, le jeune Rastignac se lançant dans un rite d'apprentissage où, en s'élevant de statut social, entreprendra une déescalade morale inévitable et annoncée par la description des lieux.

D'ailleurs, le narrateur ne fait pas que régner sur la vie parisienne, mais entreprend également de jeter son influence sur les narrataires qui n'ont d'autres choix que de considérer la bienveillance de Goriot comme étant une lumière dans cette noirceur parisienne :

Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. [...] Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être¹⁸².

Le narrateur, avant même d'avoir présenté les différents personnages, insiste sur le réalisme de son récit et sur ce que cela devrait provoquer chez le lecteur : compassion, empathie et même de la pitié. Le narrateur dévoile ainsi sa technique rhétorique : il souhaite interpellé le pathos des narrataires et susciter une réaction préalable envers Goriot, les souffrances de celui-ci ne sont pas à prendre à la légère.

¹⁸² *Idem*.

3.1.3 Analyse de la pension Vauquer

Ces premières descriptions du roman sont également éloquentes en matière de jugements moraux. En effet, les personnages qui composent la communauté de la pension Vauquer sont observés sous l'angle de leur dévalorisation sociale : « Depuis quarante ans, cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne ¹⁸³ ». Décrits comme condamnés, les membres de la pension sont, en tout temps, montrés de manière dépréciative, reflet de la pension en tant que telle :

Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de la pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. [...] Enfin, là règne la misère sans poésie ; une misère économe, concentrée, râpée¹⁸⁴.

Il ne s'agit donc pas de faire le simple récit d'une histoire désolante, mais bien d'ancrer celle-ci dans le social et dans l'Histoire : la maison Vauquer constitue un échantillon de la société où se joue la même joute morale que dans les rues parisiennes. En effet, le narrateur — en fixant son observation sur ce lieu atypique où des personnages de tout genre entretiennent des relations complexes — représente à plus petite échelle la critique de son époque. Cette maison qui, en soi, matérialise le projet de *La Comédie humaine* dans sa totalité

¹⁸³ *Ibid.*, p. 26.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 28.

et sa complexité met également de l'avant l'évaluation morale du narrateur : « Une réunion semblable devait offrir et offrait en petit les éléments d'une société complète ¹⁸⁵».

En fait, l'escalier de la pension Vauquer connote lui-même cette évaluation, Goriot y gravissant les étages plus le récit évolue et y terminant son ascension au dernier étage où il dévoilera à Rastignac, le protagoniste, et à Bianchon, le jeune médecin, la mesure de sa dévotion et de son amour pour autrui. La pension prend alors une importance considérable, celle-ci constituant initialement un foyer normatif symbolique où Balzac se permet de confronter les idéologies, mais étant également un lieu matériel où les échanges entre les personnages prennent forme et où ces idéologies se personnifient.

3.2 Analyse des personnages

Bien que cette célèbre maison se compose de nombreux personnages ambivalents — leurs motivations et leurs actions ne permettant pas de les caractériser de bons ou de mauvais —, Balzac brosse deux êtres presque manichéens qui, sans se combattre littéralement, confrontent leur idéologie et leur manière d'être : Vautrin et Goriot. Ce duel entre le mal et

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 40.

le bien illustre clairement la rhétorique de Balzac qui développe son évaluation morale dans la simple manière de décrire l'un ou l'autre, et ce, sans les entrainer dans un réel débat, car « tout mot, toute construction peuvent venir en contexte propice se charger d'une connotation affective ¹⁸⁶».

3.2.1 Goriot et la mort

Dès les premières descriptions du roman, il est possible d'observer cette distinction qui connote clairement l'appréciation et l'empathie du narrateur à l'égard de Goriot. Le narrateur prend indubitablement le personnage du père en pitié et met de l'avant la bienveillance de ses actions et de ses motivations à l'aide d'un discours qui insiste sur sa dévotion, et ce, peu importe ses actions : « Le vieillard oubliait de manger pour contempler la pauvre jeune fille [...] Ce n'est ni un imbécile ni un homme sans nerfs. [...] Le Père Goriot répondit par un petit salut amical, plein de bonhomie ¹⁸⁷». Les mots du narrateur entraînent le lecteur dans une compréhension et un respect pour le personnage bien que celui-ci ne s'exprime que très peu dans le texte et ne partage pas de relation saine avec les autres membres de la pension.

¹⁸⁶ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du xx^e siècle ? remarques et aperçus », dans Marianne DOURY, Christian PLANTIN et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions (Lyon 17-19 septembre 1997, document complet sur le cédérom)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. : Éthologie et psychologie des communications, 2000, p. 57.

¹⁸⁷ H.DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 84-88.

D'ailleurs, sa première apparition dans le texte illustre ce sentiment du narrateur à l'égard de Goriot :

Parmi les dix-huit convives il se rencontrait, comme dans les collèges, comme dans le monde, une pauvre créature rebutée, un souffre-douleur sur qui pleuvaient les plaisanteries. Au commencement de la seconde année, cette figure devint pour Eugène de Rastignac la plus saillante de toutes celles au milieu desquelles il était condamné à vivre pendant encore deux ans. Ce *Patiras* était l'ancien vermicellier, le père Goriot, sur la tête duquel un peintre aurait, comme l'historien, fait tomber toute la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi-haineux, cette persécution mélangée de pitié, ce non respect du malheur avaient-ils frappé le plus ancien pensionnaire ? [...] Ces questions tiennent de près à bien des injustices sociales. Peut-être est-il dans la nature humaine de tout faire supporter à qui souffre tout par humilité vraie, par faiblesse ou par indifférence¹⁸⁸.

L'utilisation des termes « pauvre créature » et « souffre-douleur » mettent de l'avant l'évaluation morale du narrateur qui condamne d'emblée les agissements et les motivations individualistes des autres personnages à l'égard de ce père qui représente le dévouement au sein de l'œuvre. Il est intéressant de constater la « lumière » que le narrateur jette sur le père. Celui-ci est sanctifié en tant que « Christ de la paternité » tel un martyr ayant trop donné à sa cause : la vie de ses filles. Dans cette peinture, Goriot se pose au-dessus des autres convives qui se permettent, par égoïsme ou par indifférence, de lui manquer de respect, ce que le narrateur déplore constamment.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 40.

Par cette sanctification, l'altruisme représenté par Goriot s'éloigne toutefois de la définition de Batson. En effet, le père se rallie à une version morale et religieuse de la bienveillance, celui-ci étant en complète abnégation de lui-même, allant même jusqu'à se laisser mourir de faiblesse et de fatigue, toujours dans cette posture de martyr. Il ne prend en aucun cas conscience de sa propre vie, de sa propre survie, et refuse toute individualité pour sauver celle de ses filles, et d'une certaine façon, celle de Rastignac.

L'amplitude de son don de soi est également visible par sa totale dégradation physique puisqu'il ne reçoit absolument rien de positif en retour, ce qui le détruit petit à petit :

Sa physionomie, que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table. [...] Ses diamants, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux disparurent un à un. [...] Il devient progressivement maigre ; ses mollets tombèrent ; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se vida démesurément ; son front se plissa, sa mâchoire se dessina¹⁸⁹.

Le narrateur se laisse donc aller à des commentaires acerbes, tout au long du roman, à l'égard des autres personnages qui osent faire preuve de méchanceté à celui qu'il semble protéger :

Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, elle [Mme Vauquer] se mit à le déconsidérer, et fit ainsi partager son aversion pour Goriot par ses

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 53-54.

pensionnaires, qui, par amusement, servirent ses vengeances. [...] Une des plus détestables habitudes de ces esprits lilliputiens est de supposer leurs petitessees chez les autres. [...] Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut être payée d'avance ; à quoi consentit monsieur Goriot, que dès lors elle nomma le père Goriot. Ce fut à qui devinerait les causes de cette décadence. Exploration difficile ! Comme l'avait dit la fausse comtesse, le père Goriot était un sournois, un taciturne. Suivant la logique des gens à tête vide, tous indiscrets parce qu'ils n'ont que des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires en doivent faire de mauvaises. [...] On en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance engendrent de plus mystérieux¹⁹⁰.

Le narrateur, à l'aide d'expressions dévalorisantes telles que « lilliputiens », « petitessees » ou encore « gens à têtes vides », vient à la défense du personnage en ironisant les pratiques et les propos des différents pensionnaires et en validant encore une fois le père comme un être irréprochable qui ne mérite que du respect de la part d'autrui. Il se moque du caractère immoral des autres personnages, de leur narcissisme et de leur absence totale de solidarité. Il est d'ailleurs intéressant de voir qu'on semble également critiquer l'absence de réflexion individuelle des personnages qui ne font aucunement preuve d'une fidélité à soi dans leurs interactions avec le personnage éponyme. Les personnages secondaires entourant le père ne peuvent se construire une opinion juste de celui-ci. Les membres de la maison Vauquer, qui suivent simplement l'ordre social qui abaisse le père, ne parviennent pas à venir en aide à celui qui agit en tant que sauveur de l'ordre moral.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 48-50.

Le père Goriot répond aussi à la théorie de Ricard selon laquelle amour et altruisme sont intimement liés, l'être humain étant naturellement concerné par l'autre, plus particulièrement par son enfant, l'instinct parental étant fondamental chez les individus : « Les pères doivent toujours donner pour être heureux. Donner toujours, c'est ce qui fait qu'on est père ¹⁹¹ ». Le père, continuellement préoccupé par les caprices de ses filles, souhaite combler leurs besoins en ayant leur bien-être comme but ultime. Il n'attend rien en retour et n'entretient aucune motivation égoïste ; il ne veut qu'améliorer leur sort :

Tout est là, ajouta-t-il en se frappant le cœur. Ma vie, à moi, est dans mes deux filles. Si elles s'amuse, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles marchent sur des tapis, qu'importe de quel drap je sois vêtu, et comment est l'endroit où je me couche ? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je n'ai de chagrin que les leurs. [...] Un jour vous saurez que l'on est bien plus heureux de leur bonheur que du sien propre¹⁹².

Ses agissements et ses réflexions émouvantes pour Rastignac serviront donc d'exemple au protagoniste et l'amèneront dans un dilemme moral important tout au long de l'œuvre, penchant continuellement entre les deux extrêmes représentés par Vautrin et Goriot.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 278.

¹⁹² *Ibid.*, p. 181.

La mort du personnage éponyme constitue toutefois un événement particulièrement central dans la prise de conscience de Rastignac et dans le constat général du portrait moral de l'œuvre, tout comme la mort de la mère d'Eugénie Grandet qui est un moment très révélateur de la place de l'altruisme dans le texte.

Le dernier chapitre du roman annonce le sort inéluctable de Goriot : « La mort du père » ; il vient tout de suite après une phrase marquante dite par Goriot : « Nous allons commencer demain notre vie heureuse ¹⁹³ ». Ce renversement important entre les deux parties augmente en quelque sorte l'événement tragique que constitue cette fin, et ce, autant pour Rastignac que pour le père. Cet espoir du bonheur chez le père Goriot, présent à la fin du troisième chapitre, est dicté par la simple attente du récit des événements entourant ses filles dans le monde parisien, et c'est ce qui, dans le chapitre dernier mènera plutôt à sa fin, le père étant tout d'un coup réduit à une impuissance complète devant la situation d'Anastasie :

Allons, je dois mourir, je n'ai plus qu'à mourir. Oui, je ne suis plus bon à rien, je ne suis plus père ! non. Elle me demande, elle a besoin ! et moi, misérable, je n'ai rien. [...] Mais tu ne les aimes donc pas ? Crève, crève comme un chien que tu es ! Oui, je suis au-dessous d'un chien, un chien ne se conduirait pas ainsi ! Oh ! ma tête ! elle bout ! ¹⁹⁴

¹⁹³ *Ibid.*, p. 293.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 311.

En effet, le père, fatigué et alité dans la pension Vauquer, sera en attente de la présence de ses deux filles afin de pousser son dernier soupir, ce qui mettra de l'avant leur cruauté et leur égoïsme qui culminent devant leur absence au chevet du père, dernier désir du personnage : « Voilà ma récompense, l'abandon ¹⁹⁵ ». Ce moment se déroulant dans l'hermétisme de la petite chambre close prend alors une tournure sacrée où Rastignac constate l'absurdité d'un monde où celui qui fait le bien reste seul, le reste du monde poursuivant sa vie ordinaire :

Ce fut la seule oraison funèbre d'un être qui, pour Eugène, représentait la Paternité. Les quinze pensionnaires se mirent à causer comme à l'ordinaire. Lorsque Eugène et Bianchon eurent mangé, le bruit des fourchettes et des cuillers, les rires de la conversation, les diverses expressions de ces figures gloutonnes et indifférentes, leur insouciance, tout les glaça d'horreur ¹⁹⁶.

Ces actes banals, illustration de l'absence de toute sympathie des habitants de la pension, sont critiqués sous forme d'énumération pour mettre de l'avant l'ampleur de l'individualisme des êtres parisiens. Cette observation fondatrice pour la suite de l'existence de Rastignac fait écho aux constatations de Christophe André, abordées dans le chapitre un, selon lesquelles les êtres de la ville perdent leur redevance envers la vie d'autrui puisque voués à une solitude morale et au besoin de se créer face aux positions sociales des autres ; le Père Goriot représente la déchéance sociale pour ces gens en quête de réussite, sa mort n'a alors aucune importance, réaction qui est d'ailleurs dévalorisée par le narrateur qui les traite d'insoucians. De plus, dans ce

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 348.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 362-363.

moment tragique, madame Vauquer commet un dernier acte qui définit son jugement à l'égard de la valeur des autres : elle vole le médaillon en or de Goriot, dernier souvenir qu'il lui restait de ses deux filles, preuve de cette continuelle déchéance morale qui paraît sans limites.

L'excipit du roman a donc un sens particulier puisque le personnage salvateur, le représentant de l'altruisme pur et sacrificiel qui parvient à donner espoir à Rastignac, est condamné par l'égoïsme ambiant, symbole de la société de la Restauration du milieu du XIX^e siècle, mourant seul et sans aucune reconnaissance : « C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents ¹⁹⁷».

3.2.2 Vautrin

À l'inverse, Vautrin, homme exubérant, criminel, ambitieux, profiteur et profondément égoïste, est, tout au long de l'œuvre, la proie des reproches du narrateur, bien que ce personnage soit pourtant initialement apprécié de ses colocataires et même vu, à un certain moment, comme un mentor pour Rastignac :

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 365.

[...], mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas lui rendre tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. [...] Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère¹⁹⁸.

Les mots utilisés par le narrateur vont, dans cet extrait, à l'encontre de ceux énoncés à l'égard de Goriot et entreprennent davantage de créer chez le lecteur une certaine appréhension face à ce manipulateur invétéré. Ce qui caractérise particulièrement ce personnage manichéen est sa vision pessimiste de la société qui le mène à considérer la réussite sociale comme le résultat de sacrifices moraux importants :

Qui suis-je ? Vautrin. Que fais-je ? Ce qui me plaît. Passons. Voulez-vous connaître mon caractère ? Je suis bon avec ceux qui me font du bien ou dont le cœur parle au mien. À ceux-là tout est permis [...] ! Mais, nom d'une pipe ! je suis méchant comme le diable avec ceux qui me tracassent, ou qui ne me reviennent pas. [...] Savez-vous comment on fait son chemin ici ? par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. [...] La corruption est en force, le talent est rare. [...] Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter ; sachez seulement vous bien débarbouiller : là est toute la morale de notre époque. [...] Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire¹⁹⁹.

D'ailleurs, on décrit à maintes reprises les actions ou les réflexions de cet homme de manière à mettre de l'avant leur caractère immoral : « [...] cruelle observation de

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 37-38.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 146-158.

Vautrin²⁰⁰», « [...] épouvantables réflexions de Vautrin²⁰¹». Perçu par Rastignac comme un « sphinx en perruque²⁰²», Vautrin présente ses idées et ses expériences comme des vérités fondées qui semblent représenter la marche à suivre empruntée par une grande majorité des Parisiens de l'époque qui souhaitent, d'une manière ou d'une autre, parvenir. Toutefois, mis en opposition avec la bonté et le dévouement de Goriot, les actes de Vautrin perdent de leur sens, devenant éphémères et dérisoires en comparaison à l'importance de l'amour et de la famille. En effet, bien que l'excipit offre une certaine victoire de l'individualisme, l'ampleur du jugement et de la déception du narrateur à l'égard de la famille de Goriot, et même du reste de la société parisienne, met de l'avant une valorisation narrative des valeurs contraires à celles de Vautrin. Par contre, on ne peut ignorer l'amour, voire l'adoration, des autres personnages à l'égard de Vautrin en comparaison avec le mépris dont Goriot est l'objet. Cette distinction entre les deux ne peut que renforcer la tension constante dans le texte : une tension entre ce qui est valorisé par la voix narrative (l'altruisme, la famille et la bienveillance) et ce qui est valorisé par le système social érigé au sein du roman (la gloire, le succès et l'argent).

C'est donc grâce à la présence de son penchant immoral que l'altruisme parvient à prendre une position déterminante au sein de l'œuvre : l'absurdité du succès personnel face à la mort tragique d'un père bienveillant rend l'individualisme condamnable.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 74.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 87.

²⁰² *Ibid.*, p. 143.

3.2.3 Eugène de Rastignac

Ces deux personnages manichéens, qui s'opposent par l'évaluation que le narrateur fait d'eux, mais également par la nature de leurs motivations, agissent, au sein de la diégèse, comme les deux extrêmes de l'échelle morale du personnage principal, Eugène de Rastignac. Continuellement confronté dans ses valeurs par l'opposition entre les deux hommes, Rastignac procède à de grands apprentissages sur la nature du bien et du mal, ce qui fait de lui un personnage complexe et changeant, mais aussi particulièrement intéressant et difficile à saisir.

Rastignac, né en 1798, est le fils aîné d'une famille aristocratique peu fortunée vivant dans la région d'Angoulême. En 1819, ce jeune homme décide de se rendre à Paris afin de faire ses études de droit, et ce, tout en aspirant à une élévation sociale quelconque. Au départ, l'étudiant constitue l'exemple même de la naïveté et de la jeunesse. Toutefois, plus Rastignac est placé devant l'exemplification du malheur et de la perte, plus il se confronte à la réalité du monde et à ce qu'il doit faire pour parvenir à l'intérieur de celui-ci. *Le Père Goriot* constitue donc ce récit initiatique où l'on peut voir le personnage faire son entrée à Paris et apprendre, en réalisant de multiples erreurs amoureuses, financières et relationnelles, la dureté de l'univers social. En effet, le personnage qui se fait peu à peu initier aux réalités du monde social parisien se situe dans un carrefour idéologique où il doit faire des choix

déchirants, ce qui l'amène à osciller entre les deux extrémités de l'échelle morale représentée par ses mentors, Goriot et Vautrin.

À son arrivée à Paris, le jeune étudiant a des intentions et des motivations externes aux habitudes parisiennes : il souhaite travailler et réussir à parvenir socialement grâce aux efforts et au temps mis dans ses études, tentant du même coup de rendre sa famille fière :

Comme il arrive aux âmes grandes, il voulut ne rien devoir qu'à son mérite. [...] Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes ont d'influence sur la vie sociale, et avisa soudain à se lancer dans le monde, afin d'y conquérir des protectrices²⁰³.

Ce passage illustre le processus antithétique qui habite et que vit Rastignac, et ce, de manière intrinsèque et extrinsèque : son passé qui s'oppose à son futur, la province qui s'oppose à la ville et finalement, l'altruisme qui s'oppose à l'égoïsme.

Bien qu'il ait déjà le désir de réussir et de gravir l'échelle sociale, Rastignac est initialement aux prises avec des réflexions davantage liées au monde provincial, ce qui se ramène à la théorie de Ricard élaborée dans le premier chapitre, théorie selon laquelle les habitants des villes éloignées du centre ont une vision de réciprocité et de respect de l'autre plus importante qu'en milieu urbain. En effet, l'étudiant est de prime

²⁰³ *Ibid.*, p. 58.

abord surpris des constatations de Vautrin par rapport aux passions parisiennes : « Mais, dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un bourbier²⁰⁴ ». Son sentiment de répulsion à l'égard de l'enchevêtrement des volontés égoïstes des habitants de la ville montre un refus de ce type d'agissements ; cela semble être une anomalie par rapport à ce qu'il connaît. Cette réaction du personnage prouve également la présence du bien dans ses racines identitaires, ses sentiments sont purs et il arrive à voir le mal dans le gain obtenu au détriment d'autrui. Vautrin ne représente donc pas ses valeurs profondes, mais plutôt les changements qu'il doit apporter à son mode de vie s'il souhaite parvenir à combler ses nombreux désirs :

Le démon du luxe le mordit au cœur, la fièvre du gain le prit, la soif de l'or lui sécha la gorge. Il avait cent trente francs pour son trimestre. Son père, sa mère, ses sœurs, sa tante, ne dépensaient pas deux cents francs par mois, à eux tous. Cette rapide comparaison entre sa situation présente et le but auquel il fallait parvenir contribuèrent à le stupéfier²⁰⁵.

Cette métaphore servant à illustrer l'agressivité avec laquelle l'appât du gain entre dans sa vie permet de constater que cela se produit aux dépens de ses illusions de jeune homme. Il prend alors conscience de son tiraillement, voire de son déchirement, entre qui il est et ce qu'il désire. Ainsi, à l'opposé de Vautrin, le père Goriot, auquel Rastignac s'adresse avec respect, représente ses réels sentiments, voire ses fondations. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il parvient à bâtir une relation familiale avec le vieil homme : son dévouement pour ses filles se rapproche de celui de sa propre famille.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 77.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 103.

En tentant d'être bon et altruiste avec le père, Rastignac expose son regret de ne plus être ce fils parfait et respectable qu'il était jadis ; il est lié à cet amour de l'autre que lui ont inculqué ses parents.

La complexité et le tiraillement du jeune garçon prennent toutefois concrètement toute leur portée dans l'excipit du roman avec la mort de Goriot qui constitue la fin de son éducation sociale :

Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux²⁰⁶.

La mort du vieux pensionnaire constitue en fait la fin de l'oscillation morale de Rastignac puisque celui qui représente le bien et l'altruisme sacrificiel n'est plus, laissant toute la place au modèle de l'individualisme porté par le personnage de Vautrin. En laissant tomber cette dernière larme, il montre la tristesse que lui procure la réalisation de l'ampleur de l'égoïsme qui habite son entourage, il pleure l'absence totale de considération des autres envers cet homme :

Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse²⁰⁷.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 367.

²⁰⁷ *Idem.*

Cet événement, si banal soit-il, montre l'impossibilité de la victoire par l'altruisme dans ce monde où l'argent est central, et ce, même devant la mort, ce que le jeune étudiant peine à accepter. Son incapacité à rembourser ce montant minime lui révèle une fois de plus l'égoïsme ambiant et sa propre misère. Le héros balzacien est alors, comme l'exprime Philippe Hamon, « dépossédé de ce qui l'origine comme sujet orienté²⁰⁸ » et se voit être contrôlé par une « puissance nouvelle²⁰⁹», l'opinion, qui le désindividualise pour devenir part entière de cette société individualiste et se perdre à l'intérieur de celle-ci²¹⁰.

Rastignac a, grâce à Goriot, pris conscience de la beauté de l'amour et du sacrifice, ce qui ne cesse de l'émouvoir. Devant l'ingratitude de ses filles et la relation complexe des gens avec l'argent, Rastignac ne peut qu'éprouver une déception totale, voire existentielle. De plus, la solitude dans laquelle le vieil homme doit quitter cette vie le pousse à entamer une révolte personnelle : il refusera d'être lui-même diminué à ce statut de moins que rien. En outre, cette larme qu'on dit être la dernière montre l'enterrement définitif de ce que représentait le vieil homme pour lui : le don de soi et l'altruisme ne peuvent l'emporter vis-à-vis la lâcheté morale des habitants de Paris, il s'agit d'une lutte beaucoup plus grande que lui et sa stratégie pour l'affronter doit être modifiée. Cette larme constitue donc l'abandon de ses sentiments profonds et de son besoin fondamental d'être bon et honnête, deuil qui accompagne celui lié à la mort du père.

²⁰⁸ P. HAMON, *op. cit.*, p.78.

²⁰⁹ *Idem.*

²¹⁰ *Ibid.*, p.80.

En enterrant Goriot, il « ensevelit » métaphoriquement du même coup l'honnête homme qu'il souhaitait intrinsèquement devenir, ce qui le contraint à choisir un autre moyen de mener le combat social qui se produit à l'intérieur de la ville puisque l'avenue que représentait Goriot mène inévitablement à l'anéantissement, qu'il soit physique ou social.

Ainsi, pour venger cette déception qui l'habite, celle de la désillusion, et qui semble prendre fondement dans son identité même, le personnage choisit de lancer un message clair à Paris, il est prêt à tout pour venger le sacrifice du père. Il lancera donc à la ville et à ses habitants, en guise de défi, un appel à l'affrontement : « A nous deux maintenant ! »²¹¹ Rastignac, ayant compris ce qu'il devait maintenant faire pour assurer sa survie en société, choisit de descendre dans le monde afin de jouer ce jeu de la mondanité, et ce, sans la naïveté et la bienveillance qui l'habitaient préalablement. Il devient alors à ce moment, un personnage unilatéral qui se doit de conquérir Paris et de posséder tout ce qu'elle a à lui offrir. Ce passage à l'acte rapide et décisif est marqué par la dernière phrase du roman : « Et pour premier acte de défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Madame de Nucingen ²¹² ». Cette action qui officialise son passage à la vie adulte marque la fin du roman, mais également la fin de la complexité que constitue le jeune personnage. Il semble donc clair que ce soit pour sa difficulté à être saisi dans sa totalité que le narrateur du roman porte son regard scrutateur sur celui-ci puisque lorsqu'il fait le choix de descendre dans le monde

²¹¹ *Idem.*

²¹² *Idem.*

et d'accepter le pacte de l'homme parvenu, il devient un personnage secondaire de *La Comédie humaine*, uniquement défini par la hauteur de son rôle dans la société. En effet, ce choix d'aller dîner chez madame Nucingen le mène, dans les différents textes où il fera une apparition — *Illusions perdues* (1836-1843), *Le Cabinet des Antiques* (1833), *Étude de femme* (1831), *L'Interdiction* (1836), *La Maison Nucingen* (1837), *La Peau de chagrin* (1831), *Le Député d'Arcis* (1854), et d'autres encore —, dans une posture unidimensionnelle où on le voit représenter l'habitus de l'arriviste parisien : il s'enrichit, grimpe les échelons de la vie sociale et devient cynique et désabusé face à ce qu'il convoitait tant, au prix de sa vertu.

Toutefois, ce retournement final du jeune provincial n'invalide pas la thèse de l'importance de l'altruisme dans le roman. Bien au contraire, s'il réussit sur le plan social par son élévation hiérarchique, il échoue sur le plan romanesque. En effet, il doit quitter son rôle de jeune premier, son choix de parvenir à tout prix l'entraînant à endosser des rôles secondaires par la suite. Rastignac n'intéresse le romancier que dans la mesure où il est le centre d'une tension entre ses bonnes dispositions morales initiales et l'égoïsme ambiant.

3.2.4 Horace Bianchon

Qui plus est, ce propos se confirme dans l'entièreté de *La Comédie humaine* à l'aide de différents personnages secondaires qui, fidèles à l'amour, à l'amitié et à la famille, constituent un constant contrepoids au modèle négatif que devient Rastignac et d'autres personnages célèbres de *La Comédie humaine* tels que Lucien de Rubempré (*Les Illusions perdues*) et Desplein (*Ferragus*). En effet, le jeune médecin Horace Bianchon représente au sein du roman à l'étude un paradoxe avec l'égoïsme omniprésent de la société parisienne. Brillant par sa solitude, ce personnage semble posséder ses propres critères moraux qui sont fixés dans le temps, immuables face aux actions malveillantes et individualistes d'autrui et à la recherche excessive du gain. À l'intérieur du *Père Goriot*, ce personnage agit en tant que témoin du tiraillement de Rastignac, mais également en tant qu'observateur externe de la méchanceté du monde : « De plus, plutôt que de modifier l'action romanesque, ces actions du personnage ont aussi une valeur cognitive, symbolique, elles accentuent le sens global de l'œuvre, plutôt qu'elles ne le modifient, elles sont facteur de redondance plutôt que de transformation ²¹³».

En fait, Horace Bianchon, en tant que jeune médecin, est habité par le serment d'Hippocrate et la valeur de l'universalisme, soit « la compréhension, [l'] estime, [la] tolérance et [la] protection du bien-être de tous et de la nature [...] [qui] proviennent du

²¹³ P. HAMON, *op. cit.*, p.76.

besoin de survie des individus et des groupes ²¹⁴». Pour lui, il est donc primordial de venir en aide à ceux qui en ont besoin, peu importe leur échelle sociale et leur revenu, ce qui est entre autres représenté dans l'œuvre par le célèbre dilemme du mandarin de Diderot, attribué à tort à Jean-Jacques Rousseau, qui met de l'avant l'esprit de justice de Bianchon. Ce test étant utilisé pour déterminer la nature de la conscience des êtres consiste à choisir entre s'enrichir aux dépens de la vie d'un Chinois qui est inconnu du participant ou ne rien faire. Ainsi, lorsque Rastignac fait le rapprochement entre ce test et le dilemme qui le tourmente, troublé par les propos stratégiques de Vautrin, le jeune médecin lui offre cette réponse :

Mais tu poses la question qui se trouve à l'entrée de la vie pour tout le monde, et tu veux couper le nœud gordien avec l'épée. Pour agir ainsi, mon cher, il faut être Alexandre, sinon l'on va au baignoire. Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père. Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi pleinement que dans une circonférence. [...] Notre bonheur, mon cher, tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput ; et, qu'il coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même au-dedans de nous. Je conclus à la vie du Chinois ²¹⁵.

Son point de vue expose de manière tout à fait juste ce que représente Bianchon tout au long de *La Comédie humaine* : il apparaît comme l'exemple du dévouement et de la bienveillance, sans volonté pécuniaire, agissant comme une présence constante pour les personnages tiraillés entre deux extrêmes. Bianchon représente une voix de la raison, un protecteur récurrent de la justice et du bien aux moments où Rastignac est perdu entre ses désirs et ses sentiments : « Merci, tu m'as fait du bien, Bianchon ! nous serons toujours

²¹⁴ S. H. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 935.

²¹⁵ H. DE BALZAC, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 187.

amis²¹⁶». Il marquera également l'ampleur de son don de soi en accompagnant Rastignac lors des derniers moments de Goriot, exécutant des tâches s'éloignant de son simple rôle de médecin, et ce, dans la reconnaissance de l'humanité du vieil homme.

Conclusion

Pour conclure, l'analyse du roman *Le Père Goriot* (1835) de Balzac permet d'observer une réelle prépondérance de l'altruisme à l'intérieur de l'univers narratif de l'œuvre. En effet, en observant les indicateurs de l'idéologie du roman selon Jacques Dubois — le métatexte, l'incipit, l'excipit et les documents extérieurs à l'œuvre — et les personnages centraux, il est possible de remarquer que le narrateur, dans son discours, insiste sur l'importance de l'altruisme et de la bienveillance à l'intérieur d'une société où l'égoïsme est priorisé. En fait, la pertinence de l'analyse de ce roman repose sur l'ambivalence d'un jeune homme en apprentissage qui se trouve au centre d'une bataille morale représentée par des hommes au caractère en puissante opposition. Bien qu'Eugène de Rastignac ne réalise pas le choix attendu par le paradigme altruiste, celui-ci se retrouve dans une situation où il assiste aux conséquences des intentions et des actions égoïstes et individualistes, confrontant alors ses désirs profonds et son identité propre.

²¹⁶ *Idem.*

CONCLUSION

Bien qu'Honoré de Balzac n'ait jamais pu terminer ce vaste projet que constitue *La Comédie humaine*, celui-ci est parvenu, à travers l'ensemble de ses œuvres, à faire une étude quasi exhaustive de la société française du début du XIX^e siècle, et ce, en créant des personnages complexes représentant la multiplicité des comportements humains. Habité par le désir de produire un travail à teneur scientifique, Balzac met la lumière sur la joute des valeurs prenant place au sein du monde social et devant laquelle plusieurs choisissent l'option de l'égoïsme, obsédés par un désir de parvenir.

Toutefois, à la lumière de ce travail, il semble clair que limiter l'analyse du roman balzacien à ce simple paradigme constitue une erreur et une vision unilatérale de la psyché humaine et des motivations selon laquelle l'être humain n'agit que pour répondre à ses propres besoins et ambitions. En fait, cette perspective ignore la complexité des êtres sociaux. Nous pensons en effet que pour rendre compte de la profondeur du travail de l'auteur, il est nécessaire de percevoir les personnages selon une vision pluraliste des motivations. Bien entendu, nous n'avons pu, au cours de cette recherche, analyser l'entièreté du catalogue littéraire de l'auteur, mais puisque l'ambition de *La Comédie humaine* est de représenter ces

générations en tant que « grande image du présent²¹⁷ », il nous semble possible de réaliser certaines conclusions quant à la place de cette pluralité à l'intérieur de ce projet d'écriture.

En effectuant cette recherche, nous avons pu faire le constat clair que l'altruisme, dans son état sacrificiel comme dans son état ambivalent, est au cœur de la société décrite par l'auteur réaliste. Que ce soit dans les propos du narrateur prenant l'apparence de vérités générales ou dans l'élévation morale qui est liée aux personnages faisant le choix de faire le bien, l'altruisme agit comme un concept planant sur l'existence des êtres balzaciens, ceux-ci (ou les personnages témoins) mesurant continuellement leurs agissements et leurs réflexions face aux représentants de la bienveillance : Eugénie Grandet, la mère Grandet, le père Goriot, Bianchon, etc. Bien qu'il soit faux de parler de victoire de l'altruisme, considérant par exemple le choix final d'Eugène de Rastignac qui défie Paris dans une volonté de gravir les échelons ou la mort du père Goriot et de la mère Grandet, on ne peut faire fi de cette tension constante qui habite *Eugénie Grandet* et *Le Père Goriot*.

Tout au long des œuvres, on peut effectivement constater l'opposition entre ce qui est valorisé par la voix narrative et ce qui est valorisé par la société du roman, créant un univers où le déchirement moral est prédominant. Le narrateur omniscient, dont la présence et les jugements sont omniprésents, critique sans cesse les actions égoïstes réalisées aux dépens

²¹⁷ H. DE BALZAC, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 10.

des personnages bienveillants à l'aide de termes péjoratifs et insiste, à l'intérieur de lieux narratifs où l'idéologie est forte tels que l'incipit, l'excipit et le métatexte, sur l'importance de la considération humaine dans le monde social, et ce, en créant une élévation des personnages altruistes. À l'opposé, les membres de la société parisienne et provinciale éprouvent une attirance et un respect parfois inexplicables pour celles et ceux qui réussissent, peu importe les moyens empruntés, à atteindre le succès économique et social.

Il semble donc que dans ces deux œuvres, Balzac mette au centre de son objet créatif ce conflit qui prend place à différents niveaux de la narration. En effet, comme abordé dans notre analyse, Balzac porte son attention à des êtres qui participent à ce combat interne, soit celui du déchirement continu entre leurs désirs et leur éducation, ce qui ne peut que prouver la présence de la reconnaissance de cette pluralité motivationnelle des individus ; lorsque les personnages se battent contre des forces contraires, ils sont au-devant de l'histoire, intérêt qui semble largement diminuer lorsque cette dualité s'estompe.

Cette attention que porte le narrateur à cette complexité morale entre en résonance avec les théories de Terestchenko, Batson et Ricard selon lesquelles il est essentiel de se détacher d'une conception de l'altruisme en tant que conception hyperbolique du désintéressement sacrificiel qui ne peut coexister avec le gain personnel et l'atteinte d'un bonheur individuel et qui serait donc, selon certains théoriciens, impossibles à atteindre : l'altruisme n'a pas à être lié essentiellement au sacrifice personnel, il peut même exister de

manière intéressée. Il s'agit donc d'accepter la possibilité et la quotidienneté des motivations bienveillantes, et du même coup d'élargir notre champ d'observation vers une vision ouverte et réaliste des intentions humaines : un altruisme étendu et accessible. En fait, il s'agit de percevoir l'altruisme, la charité et la bienveillance, non pas comme des raretés liées à des individus qu'on nomme héros ou « sauveteurs ²¹⁸», mais bien comme des vertus pouvant s'incarner dans des personnages ou des individus ordinaires. En rendre compte, dans ce travail d'analyse ou dans notre système social, permet aux événements et aux actes de prendre un tout autre sens : les simples gestes réalisés dans le but de diminuer le mal-être d'autrui portent une importance et une beauté plus grandes lorsqu'ils sont reconnus séparément de leur résultat. Nous pouvons bien évidemment penser au père Goriot dont les gestes envers ses filles, ses tentatives acharnées de les rendre un peu plus heureuses, lui permettent de se transformer en représentation du Christ de la paternité au sein de l'œuvre, chacun de ses gestes prenant l'apparence d'un acte sacré, ou même l'élévation de madame Grandet qui grâce à sa dévotion et à son amour sans bornes pour sa fille devient l'image du don de soi. En revanche, ces représentations de dévotion complète, d'altruisme pur, n'empêchent aucunement la constatation des gestes bons de Rastignac destinés à l'élimination de la détresse de celui qui agit comme son père et qui sont parfois réalisés dans le but d'éliminer son propre mal-être ou d'obtenir les faveurs des filles de Goriot. Ces observations qui ont été faites à travers ce mémoire répondent à la conception de Mathieu Ricard qui insiste sur la proximité entre l'amour et l'altruisme ; ce désir d'éliminer la détresse et le manque chez les gens aimés et appréciés réside partout au travers des œuvres étudiées — Goriot envers ses

²¹⁸ M. TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité : Banalité du mal, banalité du bien*, op. cit., p. 224.

filles, Eugénie envers ses parents et son cousin, la mère Grandet envers sa fille, Rastignac envers ce père — et semble constituer le moyen le plus sûr de trouver le bonheur, celui-ci ne pouvant être réellement atteint à l'aide d'actes individualistes ou égoïstes.

À la lumière de nos recherches, il nous semble que ne considérer que l'égoïsme au sein des œuvres de Balzac constitue une observation simpliste des intentions derrière les actes des personnages de *La Comédie humaine*, mais surtout de l'ampleur de ce projet sociologique qui souhaite prendre connaissance de la complexité des êtres sociaux. Balzac, au travers du *Père Goriot* et d'*Eugénie Grandet*, devient plutôt l'auteur du conflit moral, de la bataille entre l'altruisme et l'égoïsme qui touche inévitablement les membres de la société. Toutefois, afin de consolider cette réflexion, il nous apparaît pertinent, voire essentiel, de considérer d'autres personnages de ce grand projet qui se trouvent à des carrefours décisionnels, pris dans l'obligation de faire des choix en étant confrontés dans leur système de valeurs tels que Lucien de Rubempré dans *Les Illusions perdues* qui souhaite devenir célèbre grâce à son talent littéraire et qu'on oppose continuellement à la bienveillance des membres de sa famille, ou Véronique Graslin dans *Le Curé du village* qui se dévoue complètement à sa communauté.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Éditions Flammarion, coll. : Philosophie, 2007, 570 p.
- BALZAC, Honoré de, « Avant-propos », *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. : « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, édition établie sous la direction de Pierre-Georges Castex, [1842-1848] 1976, 1904 p.
- BALZAC, Honoré de, *Eugénie Grandet*, Paris, Édition Gallimard, coll. : Folio classique, [1833] (2016), 370 p.
- BALZAC, Honoré de, *Le Curé du village*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Folio classique, [1839] (1975), 384 p.
- BALZAC, Honoré de, *Le Père Goriot*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Folio classique, 1835] (1971), 436 p.
- BALZAC, Honoré de, *Les Illusions perdues*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Folio classique, [1837] (2013), 960 p.
- BATSON, C. Daniel, *Altruism in humans*, New-York, Oxford University Press, 2011, 329 p.
- BATSON, C. Daniel, (2002), « Justice motivation and moral motivation », *The justice motive in everyday life*, édité par Ross, M., et Miller, D., New York, Cambridge University Press, p. 91–106.
- BECQUEMONT, Daniel, « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, 84-86 (année 2004), p. 91-105, dans *Persée*, https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_2004_num_84_1_4242.
- BIERCE, Vincent, « La charité à l'épreuve du roman balzacien », *Romantisme*, 2, n°180 (2018), p.21 dans *CAIRN*, <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2018-2-page-33.htm>.
- BISANSWA, Justin K., « Vers quelle histoire africaine », *Afrique contemporaine*, vol. 1, n° 241 (2012), p.73-41.

- BOURDEAU, Michel, « Auguste Comte et la religion positiviste : Présentation », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 87, n°1 (2003), p.5-21, dans CAIRN, <https://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-1-page-5.htm>.
- CABANÈS, Jean-Louis, HAMON, Philippe, « La Charité », *Romantisme*, vol.180, n.2, 142 p.
- CNOCKAERT, Véronique, « Quelques lignes « intra muros et extra » », *Captures*, vol. 2, n°2 (2017), <http://revuecaptures.org/article-dune-publication/quelques-lignes-«-intra-muros-et-extra%C2%A0>.
- COMTE, Auguste, *Catéchisme positiviste ou Sommaire exposé de la religion universelle*, Paris, Carilian-Goeury, 1842, 388 p.
- DUBOIS, Jacques, *L'Assommoir de Zola. Société, discours, idéologie*, Paris, Librairie Larousse, coll. : Thèmes et textes, 1973, 237 p.
- DUBOIS, Jacques, *Les romanciers du réel : de Balzac à Simenon*, Paris, Éditions du Seuil, coll. : Points essais, 2000, 368 p.
- DUCHET, Claude, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n°16 (1973), p. 446-454.
- FOURNIER, Martine, « De l'altruisme à la solidarité », *Sciences humaines*, n°326 (juin 2020), p.29.
- FRANCESCO, Alberoni ; SALVATORE, Veca, *L'altruisme et La Morale*, Paris, Éditions Ramsay, 1990, 168 p.
- GOUTAS, Sylvie *Évolution et révolutions de la charité dans la société et le roman français du XIXe siècle : Charité personnelle et collective dans « La Comédie humaine » d'Honoré de Balzac, Thèse (Doctorat en Philosophie), Chicago, The University of Chicago, 2012, 238 p.*
- HAMON, Philippe, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1984, 227 p.
- HARVEY, Cynthia, *Portrait du romancier en Bouddha : Balzac, Flaubert, Zola*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. : Sillage, 2019, 153 p.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « Quelle place pour les émotions dans la linguistique du xx^e siècle ? remarques et aperçus », dans Marianne DOURY,

- Christian PLANTIN et Véronique TRAVERSO, dir., *Les émotions dans les interactions (Lyon 17-19 septembre 1997, document complet sur le cédérom)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. : Éthologie et psychologie des communications, 2000, 329 p.
- LAFRANCE, Geneviève, *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. : Socius, 2008, 362 p.
- LECOMTE, Jacques, *La bonté humaine : altruisme, empathie, générosité*, Paris, O. Jacob, 2012, 400 p.
- LOUVARD, Antoine, « Comment Balzac explique (encore) notre société », *Marianne*, n°955 (2015), <https://www.marianne.net/culture/comment-balzac-explique-encore-notre-societe-0>.
- MARCEAU, Félicien, *Balzac et son monde*, Paris, Éditions Gallimard, coll. : Tel, 1986, 700 p.
- MAUROIS, André, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, Hachette, 1965, 700 p.
- MICHEL, Arlette, « À propos du pessimisme balzacien : nature et société », *Romantisme*, n°30 (1980), p. 14, dans *Persée*, https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1980_num_10_30_5417.
- POST, Stephen G., (2002), *Altruism & altruistic love science, philosophy, & religion in dialogue*, Oxford, New York Oxford University Press, 522 p.
- RAND, Ayn, *La vertu d'égoïsme*, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 2008, 168 p.
- REY, Alain, « ALTRUISME », dans *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 2016.
- RICARD, Mathieu, *Plaidoyer pour l'altruisme : la force de la bienveillance*, Paris, Nil Éditions, 2013, 916 p.
- RICHMAN, K.A., *Good works : Altruism, authorship, and the desire for mastery in the nineteenth-century french novel*, Ann Arbor, Harvard University, 2012, 154 p.
- SCHWARTZ, Schwartz H., « Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications », *Revue française de sociologie*, vol.47, n°4 (2006), P. 929-968.

- SOLOMON, Nathalie, *Balzac ou comment ne pas raconter une histoire*, Arras, Artois Presses Université, coll. : Études littéraires, 2007, Chapitre 7, 228 p.
<http://books.openedition.org/apu/1945>.
- TERESTCHENKO, Michel, « ÉGOÏSME OU ALTRUISME ? Laquelle de ces deux hypothèses rend-elle le mieux compte des conduites humaines », *Revue du Mauss*, 1, n°23, (2004), dans CAIRN, <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-1-page-312.htm>.p.312-333.
- TERESTCHENKO, Michel, *Un si fragile vernis d'humanité : Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, Éditions La Découverte, 2005, 308 p.
- TORT, Patrick, *Darwin et le darwinisme*, Paris, PUF, collection « Quadrige », n°239, 1997, 128 p.
- TORT, Patrick, *Spencer et l'évolutionnisme philosophique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1996, 128 p.
- ZIELINSKI, Agata, « L'éthique du care », *Une nouvelle façon de prendre soin*, vol. 413, n°12 (2010), p. 631-641, dans CAIRN, <https://doi.org/10.3917/etu.4136>.